ALEXANDRE LE GRAND, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, PAR...





ACTEURS.

ALEXANDRE LE GRAND.
STATIRA, *Épouse d'Alexandre.*
ANTIPATER, *Guerrier Macédonien.*
CASSANDRE, *fils d'Antipater.*
ROXANE, *Courtisâne aimée d'Alexandre.*
SOTER, *Philosophe Persan.*
OXUS, *Confident d'Alexandre.*
PHŒNIX, *Confidente de Statira.*
ISMÈNE, *Confidente de Roxane.*
LISANDRE, *Confident d'Antipater.*
GARDES, *Soldats.*

Troupe de Guerriers Grecs & Persans.

La Scène est à Babylone, dans le Palais d'Alexandre.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Aux vingt Héroïnes de France qui ont ſacrifié leur or & leurs diamans à la Patrie.

LA plus ſainte vertu, l'amour de la Patrie;
De nos cœurs corrompus ſemblait être bânie.
Le Français avili, ſans force, ſans vigueur,
D'un deſpotiſme affreux ſupportait la rigueur.
Lâche & froid ſpectateur de leurs projets ſiniſtres;
Lui-même offrait ſa tète au glaive des Miniſtres.
Dans l'engourdiſſement d'un ſtupide ſommeil,
Il ne ſoupçonnait pas l'inſtant de ſon reveil.
Ce peuple généreux, l'amour de la nature,
Allait de vils Brigands devenir la pâture.
Se dégradant ſans ceſſe aux yeux de l'Univers,
Il n'était qu'un Eſclave accablé de ſes fers.
Les cris réitérés de la philoſophie
Ne pouvaient lui donner une nouvelle vie.
Il s'éveille; & ſoudain les tirans ne ſont plus.
A la corruption ſuccèdent les vertus.
Les fiers Républicains de la Grèce & de Rome,
Avaient-ils, comme nous, connu les droits de l'homme?
Dans la maſſe des tems, quelques ſages épars,
Lentement diſperſés s'offrent à nos regards.

L'Univers étonné voit dans un même temple,
Les grands Légiflateurs que la France contemple;
Et tous ceux qu'ont produit des fiècles entaffés,
Par ce Sénat augufte ont été furpaffés.
Nos voifins éclairés apprendront à connaître,
Qu'il faut des Lois, un Chef, qu'il ne faut point de
Maître.
Mais, quel Dieu protecteur conduit vers nous les pas
De ces jeunes beautés, fimples dans leurs appas?
Amour! pour cette fois, fais ceffer ton empire,
Et laiffes triompher le Dieu qui les infpire.
Des lauriers immortels remplaceront tes fleurs;
Nôtre France a des droits bien plus chers à leurs cœurs.
De frêles ornemens leur vanité nourrie,
Difparaît, quand il faut fecourir la Patrie.
Leur or, leurs diamans font offerts par leurs mains.
Que cet exemple ferve au refte des humains!
Simple dans tes recits, noble & fincère hiftoire,
Tranfmets à nos neveux leurs vertus & leur gloire.
Sur l'immuable airain que leurs noms foient tracés,
Que leurs noms par le tems ne foient point effacés.
Plus que jamais, ce fexe à la vertu fidèle,
Produira de héros une race nouvelle,
Et fera fuccéder à la légéreté
L'amour de la Patrie & de la liberté.
Vous, qui de vos tréfors faites ce noble ufage,
Veuillez bien, en ce jour, agréer mon hommage.
De mes faibles effais devenez le garant.
J'ofe mettre à vos pieds Alexandre le Grand.



ALEXANDRE LE GRAND,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIPATER, LISANDRE.

LISANDRE.

En croirai-je mes yeux ? Vous, Seigneur, de retour !
Eh ! quel sujet pressant vous rappelle à la Cour ?

ANTIPATER.

Ma présence, en effet, a de quoi te surprendre ;
Mais, contraint, j'obéis aux ordres d'Alexandre.
J'ai quitté les Etats dont j'étais Gouverneur,
Et je viens à ses pieds déposer ma grandeur.

Un Maître ambitieux, lassé de mes services,
immole Ma fortune à ses moindres caprices.

LISANDRE.

Que dites-vous ?

ANTIPATER.

Ami ; ce que, sans désespoir,
Le fier Antipater ne peut appercevoir.
Mais, je conserve encor, au milieu de l'orage,
Des amis généreux, ma gloire, mon courage.
Quand on a, comme moi, vieilli dans la faveur,
On sait d'un sort cruel mépriser la rigueur.

LISANDRE.

Puis-je, avec liberté, dire ce que je pense,
Seigneur ?

ANTIPATER.

Oui, tu le peux : parle sans défiance.
Je suis trop assuré de ta fidélité,
Pour imposer des lois à ta sincérité.

LISANDRE.

Eh bien ! apprenez donc, pour vous parler sans feinte,
Tout ce qu'ont repandu le murmure & la plainte.
Vous, de la Macédoine établi Gouverneur,
Vous en étiez, dit-on, devenu l'oppresseur.

ANTIPATER.

La Macédoine était sous le pouvoir d'un maître,
Et c'est t'apprendre assez ce qu'elle devait être.
Le peuple, en son caprice, ose élever sa voix ;
Il condamne aisément tout ce que font ses Rois.

LISANDRE.

On disait qu'Alexandre, attentif à leur plaire,
Des Macédoniens voulait être le père.

ANTIPATER.

C'est assez ; le tems presse & je n'ai pas besoin
D'occuper mes momens d'un inutile soin.
De tout ce que tu sais parle en témoin fidèle,
Peins moi bien cette Cour où le sort me rappèle.

LISANDRE.

Les intrigues, la haine & les divisions
Agitent tour à tour diverses factions.
Rarement des jours purs succédent à l'orage,
Tel est des Souverains le malheureux partage !
La Majesté du Trône imprime le respect,
Mais le bonheur, toujours, s'enfuit à son aspect.

Fixé dans Babylone, au faîte de la gloire,
Alexandre y jouit des fruits de la victoire.
Malgré tous ses efforts, ce superbe vainqueur
Est homme ; & montre une ame en proie à la douleur.
Maître du monde entier par le droit de la guerre,
Il demande aux destins une nouvelle terre ;
Pour qu'il puisse, à son gré, la chargeant de ses fers,
Une seconde fois, conquérir l'univers.
Au terme des grandeurs, au sein de la puissance,
Il ressent tous les maux de l'affreuse indigence.
Il est, possédant tout, dévoré de désirs ;
Le chagrin le poursuit même au sein des plaisirs.
Sa Cour tumultueuse, en cabales féconde,
Retient, semble asservir ce conquérant du monde.
La fière Statyra, du sang de Darius,
Qui, d'une tendre épouse a toutes les vertus.
Est par lui dédaignée, & la belle Roxane,
Rivale Ambitieuse, adroite Courtisâne,
A subjugué son cœur ; même on dit que ce Roi
Doit bientôt de l'hymen lui consacrer la foi.
Les Macédoniens sont éloignés du Trône,
Tandis que les Persans regnent dans Babylone.
Alexandre n'est plus l'ami de ces guerriers,
Dont le sang est encor empreint sur ses lauriers.
Des brigues chaque jour, des intrigues nouvelles
Seront de nos débats les sources éternelles.
Ce Monarque entouré d'ennemis, de flatteurs,
Apprend à déplorer le néant des grandeurs.
Mais, tandis que, jouet des vanités humaines,
Sur le Trône du monde, il languit dans les peines,
Ce mortel téméraire ose aspirer aux Cieux ;
Il veut que l'univers l'éleve au rang des Dieux.
Le Ciel est outragé ; seul exempt d'Esclavage,
Le Macédonien gémit de cet outrage.
Le Persan qui, toujours, a rampé sous ses Rois,
Respecte du vainqueur les sacriléges loix.
Alexandre ose tout : peut-être en ce jour même,
S'attribuant des dieux la majesté suprême.
Ce mortel obtiendra le culte solemnel,
Et l'encens fumera sur son coupable autel.

ANTIPATER.

Mais, tu ne me dis rien sur le sort de Cassandre,
Ce fils, l'unique objet de l'amour le plus tendre.
Que fait-il à la Cour ? encor dans son printems,
Sa valeur promettait des exploits éclatans.

Le corps appesanti sous le poids des années,
Je vois renaître en lui de nobles destinées.

LISANDRE.

Puisqu'il faut de son sort que vous soyez instruit,
Je ne puis vous flatter dans l'espoir qui vous luit,
Seigneur. Cassandre en proie à sa sombre tristesse,
Dans des soucis cuisans consume sa jeunesse.
J'en ignore la cause, & mes yeux, malgré moi,
Ont lu dans ses regards la douleur & l'effroi.
Il se tait, il s'égare, il s'agite & soupire,
Sans que de ses malheurs il ait daigné m'instruire.
Mais le trait qui le blesse est un trait destructeur,
Cassandre en est percé jusques au fond du cœur.

ANTIPATER.

Ami, que m'as-tu dit? & que viens-je d'apprendre?
Aurait-il donc perdu la faveur d'Alexandre?

LISANDRE.

Non. Il jouït encor de l'honorable emploi
Qu'il a, depuis long-tems, d'offrir la coupe au Roi.

ANTIPATER.

Mon fils partagera bientôt mon infortune.
Ma chûte, à tous les deux, ne peut qu'être commune.

LISANDRE.

Détrompez-vous, Seigneur, ce fils toujours chéri
Est d'Alexandre encor l'ami, le favori,
Sa tendresse est pour lui d'autant plus assurée,
Que Cassandre l'obtient, sans l'avoir desirée.
Triste & vaine faveur! quand ce fils malheureux
Voit pâlir le flambeau de ses jours douloureux.

ANTIPATER.

Ami, permets encor qu'Antipater espère.
Cassandre peut céder aux larmes de son père.
Ma tendresse pourra calmer son désespoir.
On s'avance... Est-ce lui? Je crois l'appercevoir.
Je ne me trompe point. Dans sa douleur extrême,
Il faut que, sans témoin, je lui parle moi-même.
Laisse-nous.



SCENE

SCENE II.

ANTIPATER, CASSANDRE.

ANTIPATER.

Oh! mon fils.

CASSANDRE.

Oh! mon pere, eſt-ce vous
Que je ſerre en mes bras? que ces momens ſont doux!

ANTIPATER.

Mon fils, je vous revois; le deſtin qui m'accable
Mêle à tant de bonheur ſa rigueur implacable.
Vous ne rempliſſez plus cet eſpoir glorieux
Sur lequel ſe fondaient mes projets généreux.
Votre vie aux douleurs ſans ceſſe abandonnée,
A languir dans l'oubli ſemble être deſtinée.
Si j'ai pu me couvrir des plus ſanglans Lauriers,
Si je ſupporte encor tant de travaux guerriers,
Si même, en ce moment, au déclin de mon âge,
Dans mes veines, je ſens bouilloner mon courage,
C'eſt pour vous ſeul, mon fils: je vois avec douleur
Vos jours, vos triſtes jours couler dans la langueur.
Avez-vous oublié quel ſang vous donna l'être?
Montrez-vous, à mes yeux, tel que vous devez être.

CASSANDRE.

Ah! rougiſſez plutôt pour un fils malheureux
Que l'infortune accable, & qui trompe vos vœux.

ANTIPATER.

Dans le cœur de ſon fils un père a droit de lire.

CASSANDRE.

Ah! qu'allez-vous apprendre? & que puis-je vous dire?

ANTIPATER.

Répandez dans mon ſein, mon fils, votre ſecrèt.
Un père fut toujours un confident diſcrèt.

CASSANDRE.

Votre amitié, vos ſoins, ſur-tout votre vaillance,
Dans les champs de la gloire ont conduit mon enfance.

De vos nombreux exploits gardant le ſouvenir,
Je flattai mon eſpoir d'un brillant avenir.
Alexandre me vit eſſayer mon courage,
Des vertus des guerriers faire l'apprentiſſage,
Affronter les périls, & trouver des appas
A cueillir des lauriers dans l'horreur des combats.
Mais des ſoucis cuiſans, un déſeſpoir funeſte,
Vont bientôt terminer des jours que je déteſte.
Ma valeur eſt éteinte, & je rappèle envain
Une gloire importune, objet de mon dédain.
Accablé de douleur, en horreur à moi-même,
Je me cherche, me fuis, je gémis, ... enfin, j'aime.
Et j'aime ſans eſpoir; &, par un ſort fatal,
Je vois dans Alexandre un maître & mon rival.
Roxane eſt la beauté pour qui mon cœur ſoupire,
Que n'ai-je à lui donner le monde pour Empire !

ANTIPATER, (*à part.*)

Son rival..., Alexadre ! ... Ah ! je ſuis ſatisfait.
Un fils obéiſſant ſervira mon projèt.

CASSANDRE.

J'ai tout dit: votre cœur en proie à la colère...
Vous ne me voyez plus;

ANTIPATER.

Qu'avec des yeux de père.
Plus que vous ne penſez, je plains votre malheur.
Mon fils, êtes vous ſeul accablé de douleur ?
J'ai perdu, pour toujours, la faveur d'Alexandre;
Au droit de commander, faut-il ne plus prétendre ?
La main qui m'éleva cherche à me renverſer.
Des hommes tels que moi ne peuvent s'abaiſſer.
Vous avez un rival & nous avons un Maître.
A notre déſeſpoir nous nous ferons connoître.
Je vais voir un inſtant ces guerriers, autrefois
Témoins & Compagnons de mes heureux exploits.
Je reviendrai bientôt; vous reverrez un père
Qui ne vit que pour vous, qui dans vous ſeul eſpère.

SCENE III.

CASSANDRE, *seul.*

QUe dit-il ? quels projèts ose-t-il méditer ?
Dans l'état où je suis, je ne puis l'écouter.
Amour! applaudis-toi de ton funeste ouvrage,
C'est envain que je veux rappeler mon courage.
Je languis dans tes fers; interdit, abattu,
J'ignore s'il me reste encor quelque vertu.
Eh! que puis-je espérer, eh! qu'ai'je droit d'attendre?
J'ai pour rival, hélas! pour rival, Alexandre;
Et la belle Roxane, insensible à mes vœux....
Je la vois: étouffons mes soupirs douloureux.
Pour la dernière fois, interrogeons son ame,
Forçons la, s'il se peut, à partager ma flamme.

SCENE IV.

CASSANDRE, ROXANE, ISMÉNE.

CASSANDRE.

ENfin je vous revois, enfin dans mon malheur,
Je puis, Madame, encor gouter quelque douceur.
J'ai dû, depuis long-tems, bannir toute espérance;
Je vous vois aujourd'hui ne point fuir ma présence:
C'est beaucoup, pour un cœur qu'aigrit le désespoir,
De mêler ses soupirs au bonheur de vous voir.

ROXANE.

Seigneur, je suis bien loin d'être votre ennemie,
Votre félicité fait toute mon envie.
Que ne puis-je, à mon gré, disposant de vos jours,
Des plus heureux destins vous assurer le cours!

CASSANDRE.

Que dites-vous, Madame? eh! quel est ce langage?
Pouvez-vous l'ignorer? mes maux sont votre ouvrage,

C'eſt vous, qui, repouſſant mon amour & mes vœux,
Jouiſſez du plaiſir de me voir malheureux.
Cependant, ſi j'en crois ce que je viens d'entendre,
Vous vous intéreſſez aux deſtins de Caſſandre ;
Eh ! qui peut mieux que vous, adoucir ces deſtins,
Madame ? mon bonheur n'eſt-il pas dans vos mains ?
Un regard, un ſoupir que l'amour me renvoie,
Calmeront tous les maux auxquels je ſuis en proie,
Et votre heureux amant, tombant à vos genoux,
Pourra livrer ſon cœur aux tranſports les plus doux.

ROXANE.

Vous me parlez d'amour ! . . . . Étrangère à moi-même ;
Seigneur, m'eſt-il permis de vous dire que j'aime ?
Puis-je, dans ce Palais, ſous le pouvoir d'un Roi,
Maître du monde entier, diſpoſer de ma foi ?
Alexandre à mes pieds dépoſe ſa Couronne,
Loin qu'à tant de grandeur mon ame s'abandonne ;
Je regrette en ſecrèt l'heureuſe liberté,
Dont je ſavais jouir dans mon obſcurité ;
Et malgré les liens d'un brillant eſclavage,
Du cœur que vous m'offrez je ſais priſer l'hommage,
Je connais vos vertus : Caſſandre éſt à mes yeux,
le mortel le plus noble & le plus généreux.
Cet aveu, quelqu'il ſoit, j'ai crû devoir le faire ;
Mais après l'avoir fait, Seigneur, je dois me taire.
D'un Monarque abſolu reſpectez le pouvoir,
Avec un tel rival, quel ſerait votre eſpoir ?
Je vous plains ; mais craignez que plus de réſiſtance,
Et ſur vous & ſur moi n'attire ſa vengeance.

CASSANDRE.

Ainſi, d'un cœur glacé vous exprimez les vœux :
Mais moi, qui de l'amour ai ſenti tous les feux,
Moi qui, dans les tourmens d'une vie importune,
Succombe ſous le poids d'une affreuſe infortune,
Je ne reſpire ici que revolte & fureur,
Mon rival à mes yeux n'eſt qu'un objet d'horreur.
Eh ! que m'importe à moi, que la terre ait un Maître ?
Un cœur déſeſpéré peut-il en reconnaître ?
Contre le ciel lui-même il oſerait s'armer,
Et l'univers n'a rien qui puiſſe l'alarmer.

ROXANE.

Modérez ces tranſports ; le généreux Caſſandre
Doit joindre le reſpect à l'amour le plus tendre.
Je ne puis m'expliquer . . . . de grace, éloignez-vous.

Je dois en ce moment, ménager le courroux,
D'Alexandre.

CASSANDRE.

Je ſuis pour remplir votre attente.
Dans les mains d'un rival, je laiſſe mon Amante.
Oui, je vous obéis ; mais ſachez que mon cœur,
Peut, dans ſon déſeſpoir, ſignaler ſa fureur.

SCENE V.

ROXANE, ISMÉNE.

ISMÉNE.

QU'avez-vous dit, Madame ! Et comment puis-je croire,
Qu'oubliant en ce jour, le ſoin de votre gloire,
Vous puiſſiez de Caſſandre écouter les ſoupirs
Et dédaigner un Trône offert à vos deſirs ?
Je n'en ſaurais douter : au puiſſant Alexandre,
Votre cœur, en ſecret, a préféré Caſſandre ;
Et prête à commander à ce vaſte univers,
C'eſt vous qui gémiſſez & qui portez des fers.
Où ſont ces ſentimens, & cette heureuſe audace
Dont l'amour a détruit juſqu'à la moindre trace ?
Je vous vis, autrefois, cédant au plus beau feu,
De votre ambition me faire un libre aveu,
Et montrer à mes yeux la vive impatience
De jouir des Grandeurs que le Trône diſpenſe.

ROXANE.

Qu'avec pitié, je vois, Iſméne, ton erreur !
Ah ! que tu connais peu la fierté de mon cœur.
Commander & régner ſont ma ſuprême envie,
A ce noble deſir j'immolerais ma vie.
Je ne tarderais pas d'en terminer le cours,
S'il fallait dans l'oubli traîner de triſtes jours.
Je parus à la Cour où j'étais inconnue ;
J'affectai d'y montrer une crainte ingénue.
On eut crû qu'étrangère en ces nouveaux climats,
Je rougiſſais d'y voir adorer mes appas.
Je voilai, ſous les traits de la ſimple nature,
De l'art que j'employais la ſecrète impoſture.

Sous les dehors trompeurs de la naiveté,
On vit briller en moi l'éclat de la beauté.
aux yeux de nos guerriers, moins Reine que bergère,
J'offris cette candeur, cette grace légère,
Cet heureux abandon, cette simplicité,
Qui des cœurs ont toujours amolli la fierté.
Je dédaignai leurs soins; feignant de méconnaître
Tous les transports qu'en eux ma beauté faisait naître.
Par cet art, me montrant insensible à l'amour,
Je m'assurai bien mieux les vœux de cette Cour.
Mais j'en voulais au maître; il me vit; & son ame
Ressentit tous les feux d'une naissante flamme.
Juge de mes transports, quand mon heureux destin,
M'offrit de ce Vainqueur la Couronne & la main.
Tu sais bien qu'empruntant une rigueur sauvage,
Tremblante, je parus redouter son hommage.
Je voyais, chaque jour, ses soins plus empressés,
Ou payés d'un coup d'œil, ou souvent répoussés.
Aléxandre, long-tems a gémi dans ma chaîne;
Le monde à conquérir lui donna moins de peine.
Il soupirait envain; de mon amour craintif,
A peine a-t-il reçu quelque aveu fugitif;
Tandis que de ses vœux souveraine Maîtresse,
Par ces rafinemens, j'excitais sa tendresse,
Je sus bien mieux encor assujettir son cœur,
En sémant sur ses pas le mensonge & l'erreur.
Ces mortels couronnés que l'univers encense,
Unissent la faiblesse à la toute puissance.
Il faut bien se garder, par la sincérité,
D'offrir à leurs regards la triste vérité.
On doit les admirer dans leurs moindres caprices,
Ériger en vertus & leur honte & leurs vices:
eussent-ils prononcé le malheur des humains,
On doit flatter leurs goûts, sourire à leurs desseins.
Cet art, est le seul art, utile & nécessaire,
Isméne, j'en ai fait l'épreuve salutaire.
Affectant un respect saint & religieux,
J'ai, la première, osé le mettre au rang des Dieux.
Non que pour moi, les Rois comme les autres hommes,
Vains jouets du destin, ne soient ce que nous sommes.
Esclave ou souverain, la triste humanité,
Rentre dans le néant avec égalité.
Mais, de sa folle erreur j'ai flatté le délire.
La terre à son vainqueur offrait un faible empire.
Il aspirait au Ciel; ce mortel insensé,
Objet de ma pitié, par moi fut encensé.

ISMÉNE.

La Reine ſtatyra, déteſtant cette audace,
Vient d'encourir du Roi, la haine & la diſgrace.

ROXANE.

Statyra, de mon art ignorant les détours,
Me fournit elle-même un utile ſecours.
Son époux la rejette; un heureux himenée,
Va bientôt te montrer Roxane couronnée.

ISMENE.

Mais, pourquoi de Caſſandre ainſi flatter l'amour?

ROXANE.

Que tu connais bien peu l'art qui règne à la Cour!
Antipater & lui, puiſſans & redoutables,
Offrent à mes projèts des ſecours favorables,
Aux Macédoniens ils ſont chers; & je Doi
Ménager leur crédit & conſerver leur foi.
Que ſait-on? le hazard peut tromper mon attente.
Caſſandre, au moins, me reſte, & je ſuis ſon amante.
Que m'en a-t-il couté? Des propos ſans témoin,
Obſcurs, & que je puis démentir au beſoin.
Juge mieux de Roxane, & vois, ma chère Iſméne,
Si l'amour peut jamais m'aſſervir ſous ſa chaîne.
Je connais les erreurs de cette paſſion.
Je ſuis libre & tout cède à mon ambition.
Mes pareilles, du port excitant les orages,
Exemptes de périls, profitent des naufrages....
Tu connais à préſent tous mes hardis projèts.
Il eſt tems d'en aller recueillir les effets.
Achevons d'embraſer la Vainqueur de la terre;
Poſſédons tous les biens que lui donna la guerre;
Que tremblant à mes pieds, il aprêne, en ce jour,
Qu'il vainquit l'Univers pour céder à l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, *accompagné de Guerriers Grecs & Persans.*

ALEXANDRE.

JE n'attendais pas moins de votre grand courage.
Vous avez triomphé des vens & de l'orage,
Néarque; & mes vaisseaux, dominateurs des mers,
A ce vaste élément ont imposé des fers.
Il ne manquait plus rien au conquérant du monde
Que de dompter Neptune & de régner sur l'onde.
Je rends grace à vos soins ; ils sont dignes de moi.
Je sais vaincre & je sais recompenser en Roi.
Léonat, c'est à vous qu'Alexandre confie
Le tombeau de l'ancien conquérant de l'Asie.
Un monument obscur & presqu'abandonné,
Aux cendres de Cyrus était donc destiné.
Qu'un monument superbe en consacre la gloire ;
Et de ce Roi vainqueur conserve la mémoire.
Du temple de Bélus qu'on presse les travaux,
Que l'art fasse briller des chefs-d'œuvre nouveaux,
Que le marbre s'anime & la toile respire,
Que tout cède aux efforts d'un généreux désire.
La conquête a détruit & je veux reparer :
Que l'euphrate, en son cours cesse de s'égarer ;
Qu'aux Babiloniens il porte l'abondance,
Le tribut de mes soins & de ma bienfaisance ;
Qu'on me laisse.... demeure, Oxus....

SCENE

SCENE II.

ALEXANDRE, OXUS.

ALEXANDRE.

En liberté;
Je pourrai dans ton ſein dépoſer ma fierté.
Vois tout ce que je ſuis. D ns l'effroi, le ſilence,
L'univers étonné contemple ma puiſſance.
Le ſuccès a toujours couronné mes exploits,
Je vois la terre entière obéir à ma voix.
On ne vantera plus la deſtinée illuſtre
Des demi-Dieux. Je touche à mon ſeptième luſtre;
Et les ai ſurpaſſés. Malgré tant de grandeur,
Des ſoucis importuns ſont au fonds de mon cœur.
Je ſuis peu ſatisfait d'avoir conquis le monde,
S'il faut vivre & languir dans une paix profonde.
Ma valeur eſt oiſive & mon ambition,
Rougit d'une honteuſe & lache inaction.
J'en accuſe les Dieux qui, jaloux de ma gloire,
En bornant l'univers, m'ont ravi la victoire.
Mais je ſuis leur égal, & les honneurs divins,
Sont bien dûs, cher Oxus, à mes brillans deſtins.

OXUS.

Puiſſe à jamais périr le mortel téméraire,
Dont vous n'obtiendrez point un culte volontaire!
Qui mieux que vous, Seigneur, peut offrir à nos yeux,
La Majeſté ſuprême & l'image des Dieux?
Nos Perſans à genoux, attendent en ſilence,
Le moment d'adorer vôtre auguſte puiſſance.
Montrez-vous à l'autel: l'encens y fumera,
Et le ſang des taureaux, pour vous ſeul, coulera.

ALEXANDRE.

Tu m'y verras bientôt. L'autel, l'encens, le Prêtre,
Cher Oxus, tout eſt prêt: je n'ai plus qu'à paraître.
Mais, crois-tu que le peuple avec ſoumiſſion,
M'accorde les honneurs de l'adoration?

OXUS.

Seigneur , l'Aſie entière & tremblante & ſoumiſe ,
Sur ces honneurs divins ne peut-être indéciſe.
Vous verrez tout ce peuple entourer votre autel ,
Et remplir avec joie un culte ſolemnel.

ALEXANDRE.

Les Macédoniens héſiteront , peut-être.

OXUS.

Qu'ils apprennent de vous à trembler ſous leur maître !
Puniſſez leur orgueil ; que ces audacieux ,
N'oſent plus déſormais lever ſur vous les yeux.

ALEXANDRE.

Que me propoſes-tu ? quel culte ? quel hommage !
Moi , recevoir l'encens des mains de l'eſclavage !

OXUS.

Dans un bois ſolitaire , & non loin de ces lieux ,
Un vieillard reſpecté , qu'on croit chéri des Dieux ,
A fixé ſa retraite. Au ſein de l'indigence ,
Il nourrit dans ſon cœur une folle arrogance.
Il blâme les humains , il accuſe leurs mœurs ;
Il feint de voir par-tout des abus deſtructeurs.
La richeſſe eſt injuſte , & les grandeurs humaines ,
Sont toujours à ſes yeux tiranniques & vaines.
Contre les Grands , ſur-tout , il diſtille ſon fiel.
L'égalité , dit-il , fut une loi du Ciel.
Si l'homme , quel qu'il ſoit, a ſur l'homme un empire,
C'eſt pour le protéger & non pour le détruire.
Sa morale inquiéte & ſes ſauvages mœurs
Ont, parmi les Perſans , trouvé des ſectateurs.
On court en foule à lui , le peuple le revére.
Il reſpecte les lois de ce mortel ſévère.
Appelez à la Cour ce viellard reſpecté ,
Vous devez vous ſervir de ſon autorité.
Je ne m'y trompe point. Offrez lui des richeſſes ;
Vous le verrez bientôt céder à vos largeſſes ;
Et l'honneur de ſervir le plus puiſſant des Rois
A ſon cœur orgueilleux impoſera des lois.
Qu'il parle , & que lui-même attentif à vous plaire
Comme le fils du Ciel , vous annonce à la terre.

ALEXANDRE.

Ton conſeil , cher Oxus , n'eſt point à dédaigner.
Toi-même , charge toi du ſoin de l'amèner.

Du peuple on doit toujours ménager le caprice.
Il faut, pour son bonheur, employer l'artifice.
Mais ce Trône éternel, tous ces honneurs divins,
Ne sont point le seul prix de mes heureux destins.
J'aime, Oxus, tu le sais : & ma flamme brulante,
Préfére à l'univers la beauté qui m'enchante.
Quelle timidité ! que de naïfs appas !
Que d'attraits séduisans qu'elle croit n'avoir pas !
Mon cœur trop fatigué de ces beautés vulgaires,
Des Grandeurs & du Trône esclaves volontaires,
Détestait ma puissance & croyait que la Cour,
N'avait jamais connu les douceurs de l'amour.
Quelle était mon erreur ! je ne l'avais point vue,
Elle s'était long-tems derobée à ma vue.
Quel fut, hélas ! mon trouble & mon étonnement,
Quand Roxane s'offrit à mon ravissement !
Son ingénuité, sa pudeur si touchante
La rendaient à mes yeux encor plus séduisante.
Plein de trouble, d'amour, & tombant à ses pieds,
J'adorai des attraits trop long-tems oubliés.
Mais Roxane timide & même un peu farouche,
Ne reçut qu'en tremblant les aveux de ma bouche.
J'ai connu ces plaisirs qu'un Roi ne connait pas,
D'assujettir un cœur après de long combats,
D'obtenir ces soupirs que la pudeur refuse,
Que l'amour seul dérobe & que lui seul excuse.
Ami, j'ai triomphé ; j'aime & je suis aimé.
Quel bien délicienx pour un cœur enflammé !
Le destin m'obéit avec persévérance ;
Je ne puis, du bonheur épuiser la constance.
Comme Dieu, comme amant, j'obtiendrai tour-à-tour
Le culte des humains, les faveurs de l'amour.
Mais la Reine paraît : je sens en sa présence,
Redoubler mes ennuis & mon indifférence.
Vient-elle m'accabler de ses transports jaloux ?
Pour la dernière fois, essuyons son courroux.

SCENE III.

ALEXANDRE, STATIRA.

STATIRA.

SEigneur, je ne viens point, traînant mon infortune,
Vous fatiguer envain d'une plainte importune.
J'aurais trop à rougir, si par d'indignes pleurs,
Je vous rendais témoin de toutes mes douleurs.
Fille de tant de Rois, épouse d'Alexandre,
Je sens l'orgueil du sang dont on me fait descendre,
Et je sais dédaigner un héros tel que vous,
Quand je ne vois en lui qu'un infidèle époux.
J'ai vu de nos Etats le destructeur rapide,
Des malheureux persans le vainqueur homicide,
L'ennemi de mon père & son persécuteur,
Clément & généreux, respecter le malheur.
J'ai vu de Darius la famille étonnée,
Soumise à son vainqueur, à vos pieds prosternée.
Nous qu'on voyait n'aguère au-dessus des humains,
Mêler avec les dieux nos superbes destins,
Nous tombons ; & déja menacés d'Esclavage,
Du Soldat inhumain nous redoutons l'outrage.
Vous parûtes : ce front où brillait la valeur,
Dépouillant sa fierté, calma notre douleur.
Votre aspect généreux fit taire nos alarmes.
On vit même vos pleurs se mêler à nos larmes.
Vous n'aviez point les traits d'un farouche ennemi,
Dans le meurtre & le sang, par la guerre affermi.
Un Dieu, sans doute alors, enchaînait notre hommage.
Ce n'était point le Dieu qui préside au carnage ;
Et moi qui gémissais sous les rigueurs du sort,
Réduite au désespoir & désirant la mort,
Je vous vis ; eh! pourquoi, dans ces tems de disgrace,
D'un vainqueur insolent n'eûtes-vous pas l'audace ?
Votre main, toujours prête à s'abreuver de sang,
Devait-elle hésiter à me percer le flanc ?
Je vous vis.... dans cet âge où le cœur parle à peine,
Je fis de vains efforts pour conserver ma haine.
J'oubliai, tout à coup, un père infortuné,

Au fonds de ses Etats, errant, abandonné.
Par des soins généreux, chaque jour enchaînée,
Dans vos fers, malgré moi, je me vis entraînée.
Triste & vain souvenir !

ALEXANDRE.

Mes soins vous étaient dus.
J'ai toujours respecté le sang de Darius,
Madame, & mes bienfaits répandus sans mesure,
Doivent vous interdire & la plainte & l'injure.

STATIRA.

La plainte est dans mon cœur, l'injure est loin de moi;
Cruel, tu n'as que trop abusé de ma foi.

ALEXANDRE.

Quel est donc cet orgueil farouche & téméraire
Qui dans tous mes projès s'obstine à me déplaire ?
Vous me blâmez toujours : est-ce que dans vos mains
Le Ciel aurait placé ma gloire & mes destins ?
Dans l'état où je suis, quoique j'ose entreprendre,
A vos constans mépris dois-je toujours m'attendre ?

STATIRA.

Je t'entends : tu voudrais qu'imitant tes flatteurs,
Je m'avilisse au point d'encenser tes erreurs ;
Tu voudrais que ma main dévouée au mensonge,
Creusât l'abîme affreux où ton orgueil te plonge ?
Souffre un instant encore mon importune voix,
Ecoute Statira pour la dernière fois.
Héritier de ton père & Roi de Macédoine,
Des Etats resserrés furent ton patrimoine.
Mais bientôt, ta valeur t'apprit que l'Univers
Se précipiterait lui-même dans tes fers.
Tu triomphas par-tout ; & la terre étonnée
A son heureux vainqueur se vit abandonnée.
Tu dois, sans doute, aux dieux ces glorieux explois,
Qui t'ont placé sitôt au rang de Roi des Rois.
Mais la faveur des dieux est juste; & c'est nous-mêmes
Qui fixons les regards de ces maîtres suprêmes.
Nos vertus sont l'encens qui plaît le plus aux dieux.
Leur odeur se répand jusqu'au plus haut des cieux.
Rapelle à ton esprit ces tems où la mollesse
N'avait point abbattu cette mâle rudesse,
Ce noble dévoument des généreux guerriers,
Ces tems où tu cueillais des moissons de lauriers.
Rappelle à ton esprit tant de vertus austères
Dont, jeune, tu reçus l'exemple de tes pères.

Noble avec dignité, ſimple avec tes ſoldats,
Tu dédaignais les biens qu'ils ne partageaient pas.
Tu ne connaiſſais point le faſte aſiatique
Qui répand ſur tes ſens un ſommeil léthargique.
Ton glaive ſi funeſte à tous tes ennemis
Ne s'était point ſouillé du ſang de tes amis.

ALEXANDRE.

Arrêtez; c'eſt aſſez... faut-il que je m'abaiſſe
A ſouffrir des diſcours? ....

STATIRA.

Un mot; & je te laiſſe
Ta folle ambition enfin va ſe montrer.
C'eſt aux honneurs divins que tu veux aſpirer.
Tes perfides flatteurs aſſervis à te plaire
S'empreſſent d'encenſer ton orgueil téméraire.
Je ne viens point, parlant au nom des immortels,
Revendiquer pour eux les droits de leurs autels.
Ils ſauront bien, ſans moi, venger un tel blaſphème.
On peut s'en repoſer ſur leur pouvoir ſuprême.
Mais, dis moi, qu'attends-tu des Macédoniens
De ton nom, de ton trône arbitres & ſoutiens?
Crois-tu que tous tes Grecs que ton projèt outrage
Gémiront dans les fers d'un honteux eſclavage?
Non. C'eſt comme ſujèts qu'ils ſavent obéir.
Mais jamais un tiran ne put les aſſervir.
Les cris de liberté déja ſe font entendre.
C'eſt le plus grand des biens que l'homme ait à défendre.
Sois juſte, bienfaiſant, & reſpecte les Dieux.
C'eſt par-là que tu peux t'élever juſqu'aux Cieux.
Je ne le vois que trop; ce que je dis t'offenſe.
Tu ne me verras plus rechercher ta préſence.
Couronne ma rivale; elle eſt digne de toi
Ta Roxane; ſon nom redouble mon effroi.
Perfide & criminelle, elle oſe avec adreſſe....

ALEXANDRE.

Reſpectez ſes vertus: ce diſcours qui me bleſſe
Pourrait bien...

STATIRA.

Je crains peu ton injuſte courroux.
J'ai dit la vérité: je ſais braver tes coups.
Mais Roxane paraît; .... aux pieds de cette amante
Vas recueillir des vœux dignes de ton attente.
Adieu.

SCENE IV.

ALEXANDRE, ROXANE.

ROXANE.

QU'ai-je apperçu ? votre épouse, en fuyant,
Vient de lancer sur vous un regard menaçant.
La haine, le courroux sont peins sur son visage,
Seigneur ; la Reine a-t-elle essuyé quelque outrage ?

ALEXANDRE.

Elle l'eût mérité : de ses constans mépris
Un outrage sanglant devait être le prix.
Mes triomphes, l'éclat de ma haute fortune,
Ont offusqué ses yeux ; ma gloire l'importune.
Je suis las de souffrir tant de témérité.
Qu'elle craigne un époux qu'elle a trop irrité !

ROXANE.

Seigneur, vous auriez dû moins braver sa colère.
Que Statira toujours comme à moi vous soit chère ;
Elle vous aime encor & son ressentiment
N'est que l'effet jaloux d'un tendre sentiment.
Je demande à vos pieds la grace de la Reine ;
Au nom de vos vertus, que Roxane l'obtiene.
De votre amour pour moi, c'est le prix le plus doux.
Il faudra bien après me séparer de vous.

ALEXANDRE.

Que dites-vous, Roxane ? Est-ce ainsi que votre ame
Du plus puissant des Rois recompense la flamme ?
Pourquoi fuir de ces lieux ? Quel autre mieux que moi
Mérite d'obtenir pour toujours votre foi ?
Dédaignez, s'il le faut, ce Souverain Empire
Que vous avez déjà sur tout ce qui respire.
Mais ne méprisez pas les soupirs & les vœux
Du mortel le plus tendre & le plus amoureux.
J'ai voulu conquérir & j'ai conquis la terre.
Je n'aspire aujourd'hui qu'au bonheur de vous plaire.
Quand je foule à mes pieds Trône, gloire, grandeur,
Je crois tout posséder, si j'obtiens votre cœur.

ROXANE.

Mais ce tribut offert à de si faibles charmes,
Combien il va coûter de douleurs & de larmes !

La triste Statira vous parle par ma voix.
Sur un cœur généreux une épouse a des drois.

ALEXANDRE.

Elle m'est odieuse, autant que je vous aime.
M'est-il permis d'aimer une autre que vous-même ?
Mon cœur est embrasé, ne pourrais-je, à mon tour,
Vous voir céder, Madame, aux douceurs de l'amour ?

ROXANE.

Le Trône convient mal à mon humble fortune.
Je veux fuir des grandeurs dont l'éclat m'importune.
Rendez, rendez Roxane a son obscurité,
Et reprenez un cœur qu'elle a peu merité.
D'une faible mortelle excusez le langage.
Je ne puis recevoir un si brillant hommage.
L'Univers étonné célèbre vos exploits.
C'est peu de vous y voir au rang du Roi des Rois.
La terre vous adore & le Ciel vous envie.
Quel mortel peut remplir une si belle vie ?
Presqu'enfant, le succès seconda vos travaux,
Et vous fit triompher d'un peuple de héros,
De ces Grecs indomptés, dont la brillante histoire
Des plus rares vertus conserve la mémoire.
Thebes, Sidon, l'Egypte, en subissant vos lois,
N'ont fait que préparer le cours de vos exploits.
Le puissant Darius, & la Perse en alarmes,
Trois fois, par leur défaite ont illustré vos armes;
Et la victoire errant dans de vastes Etas,
Plus prompte que l'éclair, y dévança vos pas.
Porus. & l'Inde entier & le Scythe sauvage
Vinrent à vos genoux déposer leur hommage.
La terre fut soumise, & pour la conquérir,
A peine vos regards purent la parcourir.
Cet Hercule, ce Dieu dont on vante la gloire
Reçut moins de lauriers des mains de la victoire.
Quelques brigands détruits, quelques monstres domptés;
Ont borné des exploits par l'Univers chantés.
Admis dans le séjour du maître du tonnere,
De l'Olimpe, il vous voit l'effacer sur la terre;
Et jaloux de l'éclat de vos faits immortels,
Il craint de voir, pour vous, déserter ses Autels.
Mais Jupiter Ammon n'est-il pas votre père ?
Son temple est en Libie, où ce Dieu qu'on révère
Lui-même du Grand-Prêtre agitant les esprits,
Aux yeux de l'Univers vous déclara son fils.

Et

Et c'eſt vous qui voulez juſques à moi deſcendre ?
Quoi ? Roxane à ſes piès voit le Grand Alexandre ?

ALEXANDRE.

Sur le ſein de Venus, Mars lui-même enchanté,
Aux douceurs de l'amour fait céder ſa fierté.
La terre a reſpecté le ſuccès de mes armes.
Vous ſeule avez le droit de régner par vos charmes.
La valeur fait les Rois ; mais les Rois, à leur tour,
Dépoſent leur grandeur dans les bras de l'amour.
La douce volupté, le ſourire des graces,
Valent bien les haſards des ſanglantes diſgraces.
La guerre a trop long-tems fatigué les humains.
La paix ſera pour eux l'ouvrage de vos mains.
Qu'on n'entende, en tous lieux, que des cris d'allégreſſe ;
La terre doit en vous, reſpecter ſa Déeſſe.
Hâtez-vous de régner, de fouler à vos piès
Des Trônes renverſés, des Rois humiliés.
Le monde eſt votre empire ; & dans ce rang ſuprême,
Recevez pour ſujèt Alexandre lui-même.

ROXANE.

Laiſſez ce vain amas de gloire & de grandeur,
Dont l'éclat importun ſatisfait peu mon cœur.
Seigneur ; connaiſſez mieux qu'elle eſt ma deſtinée.
Vers un plus noble objèt je me ſens entraînée ;
Et s'il faut vous parler avec ſincérité,
Votre cœur ſeul ſuffit à ma félicité.
Par les feux de l'amour dès long-tems conſumée,
J'ai caché dans mon ſein une flamme alarmée.
Votre hommage, vos vœux, vos plaintes, vos ſoupirs,
N'ont pu que lentement raſſurer mes deſirs.
Votre propre grandeur a cauſé mes alarmes.
C'eſt, en vous admirant, que j'ai verſé des larmes.
Plus vous vous montriez grand, plus je croyais voir fuir
Cet excès de bonheur que vous veniez m'offrir.
Ah ! qu'une humble fortune, une obſcure retraite
L'oubli du monde entier, m'euſſent plus ſatisfaite !
Un amant tel que vous, maître de l'univers,
S'il ſoupire un inſtant, briſe bientôt ſes fers.

ALEXANDRE.

Vous doutez de ma foi ! j'en atteſte ma gloire.
Periſſent à jamais mon nom & ma mémoire,
Si ce cœur que l'amour ſçut ſi bien enflammer,
Peut, Roxane, un inſtant, ceſſer de vous aimer.
Oſer douter encore ſerait me faire outrage.
C'eſt au Temple où je veux ſignaler mon hommage.

Un superbe appareil y frappera vos yeux.
Vous m'y verrez jouir des honneurs dûs aux Dieux,
Et les rendre à l'amour; oui vous viendrez vous-même.
Partager avec moi la Majesté Suprême,
Jouir des attribus de ma divinité,
Et fouler à vos pieds la faible humanité.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

ANTIPATER, LISANDRE.

LISANDRE.

Aux transports de nos Grecs vous deviez vous attendre.
Ces Guerriers irrités de l'orgueil d'Alexandre;
Sont prêts à tout oser; voici l'instant, Seigneur,
De paraître à leur tête & d'être leur vengeur.

ANTIPATER.

Le Macédonien, Sujet & non Esclave,
Obéit sans murmure & punit qui le brave.
J'ai vu ces fiers Guerriers; dans leurs yeux était peint
Le vif ressentiment dont leur cœur est atteint,
Ils ont fait retentir le cri de la menace,
A peine je pouvais contenir leur audace.
Tandis que, sourdement, j'excitais leur fureur,
Je feignais de blâmer leur indiscrète ardeur.
Mes vœux sont secondés, quoique j'ose entreprendre,
De leur bouillant courroux, j'ai droit de tout attendre.
Il est tems d'accomplir ce que j'ai résolu,
Osons-nous délivrer d'un pouvoir absolu,
Le moment est propice,

LISANDRE.

Avec plus de prudence,
Sachez vous conserver vos droits, votre puissance;

Ne pouvez-vous, Seigneur, sans vous humilier,
Appaiser Alexandre, & vous justifier ?

ANTIPATER.

Non. A son Souverain, quiconque a pu déplaire,
Ne doit plus espérer de fléchir sa colère;
Soit raison, soit caprice, une fois condamné,
Un Sujet quel qu'il soit, n'est jamais pardonné.
J'ai vieilli dans les Cours; ce n'est point à mon âge,
Que de la politique on fait l'apprentissage,
Je risquerais d'ailleurs, par ma timidité,
De ralentir des Grecs, le courage irrité.
J'ai feint de rappeller ces maximes sévères,
Qui jadis avait fait la gloire de nos Pères.
D'un noble dévoûment affectant la rigueur,
J'ai moi-même invoqué tous les droits de l'honneur.
Non, que d'un vain scrupule, à ce point je me pique,
Mais d'un chef de parti telle est la politique,
Quand, de l'ambition on ressent tous les feux,
On est, selon le tems, criminel, vertueux.
On s'élève, on s'abaisse, on commande, on supplie,
Et par mille détours, notre ame se replie.
Si de tous ces moyens, le succès est le prix,
Alors, de nos talens le Vulgaire est épris.
Pour se faire admirer dans l'état où nous sommes,
Il suffit de savoir en imposer aux hommes.
Je ne puis balancer . . Ma propre sûreté
Veut que, dans ce moment, j'agisse avec fierté.
C'est ainsi que je vais aborder Alexandre,
Il m'a fait demander, je viens ici l'entendre.

LISANDRE.

Alexandre irrité, pourra bien devant vous,
Seigneur, faire éclater un injuste courroux.
Mais il est des mortels, dont le front magnanime
N'a jamais su pâlir, même au bord de l'abîme.

ANTIPATER.

Sur le point d'accomplir le plus grand des projèts,
Quand tout est résolu, je doute du succès.
Cassandre est vertueux, & malgré ma disgrace,
Ce fils timide, ingrat, peut tromper mon audace.
Je me laisse entraîner à des soins superflus,
Si Cassandre à mes vœux, oppose des vertus,

LISANDRE.

Ne doutez point, Seigneur, de son obéissance,
D'un père il servira la gloire & la vengeance.

ANTIPATER.

Oui, si pour me servir, j'offrais à sa valeur,
Les plus nobles périls dans les champs de l'honneur.
Mais, je demande un crime, & sans qu'il délibère;
Crois-tu bien que Cassandre obéisse à son père?
Il est jeune, & dans l'âge où le cœur abusé,
Se dévoue aux erreurs d'un scrupule insensé.
J'ai tout à redouter d'une aveugle jeunesse.
C'est quand on a vieilli qu'on n'a plus de faiblesse.
Le cœur uniquement épris de son objèt,
Dans le choix des moyens ne voit plus que l'effèt.
Mais, on vient... Alexandre en ce moment s'avance.
Ami, je vais enfin m'offrir à sa présence.
Laisse nous & reviens.

SCENE II.

ALEXANDRE, *& sa Cour composée de Guerriers Macédoniens & Persans;* ANTIPATER.

ANTIPATER.

J'Attendais, en ces lieux,
Seigneur, qu'on me permit de paraître à vos yeux.

ALEXANDRE.

Antipater, avant d'approcher Alexandre,
Avait prévu l'accueil qu'il devait en attendre.
Vous auriez dû savoir que mon autorité,
Exigeait de vos soins plus de fidélité,
Et que la Macédoine à vos lois fut soumise,
Pour jouir de ses droits, non pour être conquise.
Vous avez abusé du pouvoir qu'en vos mains,
Je remis, pour remplir mes généreux desseins,
Pour rendre heureux un peuple, objèt de ma tendresse,
Vers lequel mes regards se sont tournés sans-cesse.
D'un pouvoir despotique usurpant tous les droits,
Vous avez immolé la justice & les lois.
Le faible & le puissant, tour-à-tour, vos victimes,
Ont vû votre avarice accumuler les crimes.
Par vos laches projès l'état fut ébranlé,

Le ſang de mes ſujès par votre ordre a coulé.
Mais ce peuple opprimé s'eſt enfin fait entendre.
Il demande vengeance, il a droit de l'attendre.
Tel eſt ſouvent des Rois le malheureux deſtin !
On abuſe, en leur nom, du pouvoir ſouverain.
Cratère, à votre place, obtient la Macédoine,
Comme un Gouvernement, non comme un patrimoine.
S'il oſait abuſer de mon autorité,
Il ne verrait en moi qu'un Monarque irrité.
Vous, Seigneur, rendez grace à ce fils magnanime,
Par toutes ſes vertus digne de mon eſtime.
Caſſandre pouvait ſeul adoucir mon courroux . . .
Maintenant apprenez ce que j'attends de vous.
Dans le temple, à l'autel vous me verrez paraître.
Votre ſoumiſſion peut fléchir votre maître.
Le Ciel qui s'intéreſſe à mes brillans deſtins,
M'appèle, en ce moment, à ſes honneurs divins.
Comme tous mes ſujès, vous vous rendrez au temple.
Aux Macédoniens vous donnerez l'exemple.
Si la faveur d'un Roi doit encor vous charmer,
Sachez que le reſpect pourra me déſarmer.

ANTIPATER.

Seigneur, Antipater généreux & fidèle,
Juſqu'au dernier ſoupir vous montrera ſon zèle.
Je fus le défenſeur de votre autorité.
Je la fis reſpecter avec ſévérité.
Le peuple, en ſon caprice, en ſon audace vaine,
Voudrait anéantir la Grandeur Souveraine.
D'un Monarque abſolu, quand on ſoutient les droits,
De ce peuple inſolent on mépriſe la voix.
C'eſt par-là qu'un miniſtre & courageux & ſage,
Du pouvoir de ſon Roi fait faire un noble uſage.
Si, par ſa fermeté, l'état eſt conſervé,
A des affronts ſanglans ſerait-il reſervé ?
Mais, parmi tant d'objès de haine & de diſgrace,
Comptez-vous les clameurs de Sparte & de la Thrace?
Seigneur ; j'ai combattu des peuples révoltés.
Serai-je criminel pour les avoir domptés ?
Quand tout a reconnu le pouvoir de mes armes,
Je dois donc arroſer mes lauriers de mes larmes !
Ce n'eſt plus la faveur que je puis eſpérer,
C'eſt ma grace, en ce jour, que je dois implorer.
Non, Seigneur ; ces guerriers qu'inſtruiſit Alexandre,
Juſqu'à l'abaiſſement ne ſavent point deſcendre.
Diſpoſez de mon ſort ; vous pouvez ordonner.

A votre autorité je viens m'abandonner.
Mais n'attendez jamais que, le premier au temple,
A nos Grecs étonnés, j'aille donner l'exemple.
Je n'avilirai point mon respect, ni ma foi ;
On me verra servir, non adorer mon Roi

ALEXANDRE.

Eh! bien, je punirai le sujèt dont l'offense,
Insulte à mon pouvoir avec tant d'insolence.
Sortez.

SCENE III.

OXUS, *& les précédens, hors Antipater.*

OXUS.

Seigneur déjà . . . .

ALEXANDRE.

Qu'on me laisse un moment.
Toi, cher Oxus, demeure.

SCENE IV.

ALEXANDRE, OXUS.

OXUS.

Avec empressement,
J'ai conduit, en ces lieux, ce vieillard qu'on respecte.
Malgré le fol orgueil que ce mortel affecte,
Il n'est point insensible à l'éclat des Grandeurs.
Vos offres sauront bien amollir ses rigueurs.
Ne vous étonnez point de son abord sauvage.
C'est en bravant les Rois qu'il veut passer pour sage.
Feignez de l'admirer en sa témérité,
Et vous vaincrez par là sa vaine austérité.
Puis-je le faire entrer ?

ALEXANDRE.

Tu le peux. Ma puissance,
De ce faible vieillard doit fléchir l'arrogance.
Pourrait-il résister ?

SCENE V.

ALEXANDRE, SOTER.

SOTER.

Me voici devant toi.
Tu m'as fait demander, qu'exiges-tu de moi ?

ALEXANDRE.

Posséder des vertus que j'honore & j'admire.
Te voir, t'interroger, t'écouter & m'instruire,
Sont mes vœux.

SOTER.

Je te plains de ce frivole soin.
De moi, de mes conseils, tu n'avais pas besoin.
Si tu veux pratiquer la vertu la plus pure,
Ses leçons sont dans toi, consulte la nature.
Si tu crois que je puisse, en l'état où je suis,
Amuser ton loisir & charmer tes ennuis,
Interroge un mortel que la vieillesse assiège ;
Je me rends à tes vœux .... fais moi donner un siège.

(Alexandre fait donner des sièges ; Soter & Alexandre s'asseyent.)

ALEXANDRE.

Dans ton séjour obscur te cachant aux humains,
Tu dois les détester.

SOTER.

Que dis-tu ? je les plains,
Et les aime encor plus ; dans son erreur extrême,
La triste humanité se déchire elle-même.
Loin de jouir en paix des faveurs que les Dieux,
Généreux, bienfaisans répandent en tous lieux ;
L'homme par-tout méchant, l'homme à l'homme funeste,

Surpasse en cruautés la famine & la peste.
Les monstres des forês sont moins durs, moins cruels,
Que ne le sont, entre eux, les perfides mortels.
Un peu d'or, & souvent le plus léger caprice,
Ont dévoué la terre au meurtre, à l'injustice.
Depuis le Souverain dont le front orgueilleux,
Semble vouloir atteindre à la hauteur des Cieux,
Jusqu'à l'esclave vil qui sous le poids des peines,
Ignore s'il est homme, en soulevant ses chaînes,
Chacun, par un attrait funeste & destructeur,
Veut de l'humanité devenir l'oppresseur.
Hommes! que je vous plains! les Dieux vous firent naître,
Pour goûter le bonheur, pour le faire connaître.
Malgré les préjugés, malgré la passion,
Vous sentez les douceurs de la compassion;
Et d'un être souffrant la touchante infortune,
Dans le fond de vos cœurs vous suit, vous importune.
Vous naquîtes humains: rien ne peut effacer
Les trais que la nature a sû si bien tracer.
Elle parle, on l'entend; hâtez vous de la suivre.
Profitez de l'instant que vous avez à vivre.

ALEXANDRE.

Tu ne peux, donc, Soter, contempler sans effroi,
La Majesté du Trône & le pouvoir d'un Roi.

SOTER.

L'homme serait plus juste & plus heureux peut-être,
S'il avait ignoré qu'il dût avoir un maître.
Mais il fallait des lois: pour les faire observer,
Au dessus des mortels un Roi dût s'élever.
Il fallut qu'un pouvoir formidable, suprême,
Sur la terre imitât le pouvoir du Ciel même.
Je chéris, il est vrai, l'état républicain,
Mais je sais respecter les droits d'un Souverain;
Et l'imperfection de la nature humaine,
Me force à préférer la Grandeur Souveraine.
Un Roi n'a qu'à parler, & soudain à sa vois,
Tout reconnait la force & l'empire des lois.
Plus ses soins font régner le calme & l'abondance,
Sur ses heureux sujès, plus il a de puissance.
S'il est d'un peuple immense & le père & l'appui,
Tous les biens qu'il répand réjaillissent sur lui.
A moins que le flatteur sans cesse ne l'égare,
Un Roi de ses sujès jamais ne se sépare.
S'il est soumis aux lois, si son autorité,
Les fait exécuter avec fidélité,

Si

Si du moindre fujèt calculant les alarmes,
Du pouvoir defpotique, il dédaigne les charmes,
S'il fait régner enfin, que fon nom eft facré !
Que ce mortel heureux eft cher & révéré !

ALEXANDRE.

Mais fi ce Souverain injufte & defpotique,
Se livrait aux abus d'un pouvoir tirannique ?

SOTER.

Il faut alors brifer ce funefte pouvoir.
Obéir eft un crime, ofer tout, un devoir.
D'un defpote orgueilleux, je hais moins l'infolence;
Que d'un peuple opprimé, la baffe obéiffance.
On ne porte des fers que par fa lâcheté.
Il faut favoir mourir ou vivre en liberté.
Mais que je plains les Rois ! ils font ce que nous fommes ;
Sujèts à fe tromper plus que les autres hommes.
Sans ceffe environnés d'ennemis, de méchans,
Jaloux de pervertir leurs plus heureux penchans,
Ils veulent repouffer, envain, les injuftices ;
On ouvre fous leurs pas les plus grands précipices.
Victimes trop fouvent de cet art dangereux,
Qui corrompt les vertus de leurs cœurs généreux ;
On les voit devenir oppreffeurs téméraires,
Des peuples malheureux dont ils étaient les pères :
Trifte effet des confeils de ces vils corrupteurs
Qui trahiffent leur Roi, la Patrie & leurs cœurs.

ALEXANDRE.

A quels fignes, Soter, un Roi peut-il connaître
Parmi fes courtifans, l'homme jufte ou le traître ?

SOTER.

Il eft de ces mortels, lâches ambitieux,
Ennemis de leur Prince & tirans odieux,
Qui voudraient, du poignard dont leur main eft armée,
Immoler, d'un feul coup, la Patrie alarmée.
Ces cruels deftructeurs de l'Empire & des lois,
Couvrent leurs noirs projès du nom facré des Rois.
Voilà les ennemis qu'un Monarque doit craindre ;
D'autant plus dangereux, que prêts à tout enfreindre,
Ils ofent annoncer, dans leur perverfité,
Le bien de la Patrie & de l'humanité.
Mais aux Rois détrompés, fouvent le Ciel propice,
A permis d'appeler l'ami de la juftice.
Le défenfeur du peuple & de fa liberté

Eſt le ſoutien du Trône & de Sa Majeſté.
Ce mortel généreux , ſans feinte , ſans ſoupleſſe ,
D'un fier Républicain a toute la rudeſſe.
Ses talens ſont ſes droits , ſes vertus ſes ayeux.
Il peut le diſputer au ſang même des Dieux.
Au milieu de la Cour , ſimple comme ſes pères ,
Son ame eſt noble & pure , & ſes mœurs ſont auſtères.
Si le Prince en ſes mains a verſé ſes tréſors ,
Du courtiſan avide , il brave les effors.
Le bonheur de l'Etat , ſa ſplendeur & ſa gloire ,
Sont les ſeuls biens toujours préſens à ſa mémoire.
Il n'a point de foibleſſe ; & fidèle à ſon rang ,
Contre l'amitié même & les liens du ſang ,
Il préſerve ſon cœur : ce cœur incorruptible
A la ſéduction demeure inacceſſible.
Pour prix de ſes vertus , pour prix de ſes travaux ,
Il veut la récompenſe acquiſe aux vrais héros ,
La gloire. Elle le ſuit juſque dans ſa retraite.
Dépouillé des grandeurs , ſon ame eſt ſatisfaite.
Il peut, grand par lui-même & coulant des jours purs,
Interroger ſon ſiècle & les ſiècles futurs.
Si des plus grands malheurs ſa retraite eſt ſuivie ,
On le verra ſenſible aux pleurs de la Patrie ,
Toute ingrate qu'elle eſt , voler à ſon ſecours ,
Et lui ſacrifier ſa fortune & ſes jours.
C'eſt loin de ſes flatteurs , qu'un Roi pourra connaître
Le bien de ſes ſujets , l'homme juſte & le traître.
Qu'il aſſemble ſon peuple ; alors la vérité
Briſera les liens de ſa captivité.
Sans le peuple , il n'eſt point de pouvoirs légitimes.
Uſurper ſa puiſſance eſt le plus grand des crimes.
Cette uſurpation eſt le droit des tirans ,
Comme dans les forêts , c'eſt le droit des brigands.

ALEXANDRE.

Pour que l'autorité des Rois ſoit révérée ,
On doit autant qu'on peut , la rendre plus ſacrée.

SOTER.

Sans doute.

ALEXANDRE.

Ainſi , Soter , il eſt de ton devoir
De faire reſpecter toi-même mon pouvoir.
Je ne puis qu'admirer cette haute ſageſſe
Et ces vertus qui ſont les fruits de ta vieilleſſe.
Sois l'ami , le conſeil du plus puiſſant des Rois.
Viens régler ma conduite & viens dicter mes loix.

Je remets en tes mains, mes trésors, ma puissance,
Ne me refuses pas tes soins, ton assistance.
Régner par tes conseils, c'est tout ce que je veux.
Cette offre serait-elle indigne de tes vœux ?
En usant du pouvoir que ma main te présente,
Tu pourras protéger l'humanité souffrante.
Des Mortels opprimés tu seras le soutien.
Tu proscriras le mal & tu feras le bien.
Ton cœur à ce plaisir est-il inaccessible ?
Au bonheur des humains serait-il insensible ?
Mais je demande un prix, un prix digne de moi ;
Le premier, à l'Autel, viens adorer ton Roi.
Tu détournes les yeux : considère ma gloire.
Vois ce front que toujours couronna la victoire,
Vois le Trône du monde acquis à ma valeur,
Et la terre à mes pieds adorer son vainqueur.

SOTER.

Le plus grand ennemi de la nature humaine
Est le Roi destructeur que la victoire entraîne.
Au nom de conquérant, je ne sais quel effroi
Me fait subitement frissoner malgré moi.
Que de calamités ont affligé la terre,
Depuis que tes fureurs ont allumé la guerre !
Nos champs, nos tristes champs autrefois cultivés,
Ne sont plus aujourd'hui que de sang abreuvés ;
Des ossemens humains, des armes fracassées,
Des vainqueurs, des vaincus dépouilles dispersées,
Ont couvert cette terre où par d'amples moissons,
La nature annonçait le retour des saisons.
Les Citoyens n'ont pu conserver leurs asyles.
Le Soldat inhumain a dévasté les Villes.
La mere infortunée a, sur son propre sein,
Vu ses enfans livrés au fer de l'assassin.
Des femmes, des vieillards la faiblesse & les larmes
N'ont pu les arracher à la fureur des armes.
Contre l'humanité, des bourreaux conjurés,
Dans le sang des mortels se sont désaltérés.
Non ; il n'est point de fils, ni d'époux, ni de père,
Qui ne demande un fils, une épouse, une mère.
Si tant de sang versé, tant de deuil, tant de pleurs,
Si ces calamités, ces funestes horreurs,
Sont, cruel conquérant, les fruits de ta victoire,
Pour l'honneur de ton nom, détruis en la mémoire.
Des malheureux mortels quiconque est le fléau,
Doit de la vérité redouter le flambeau.

ALEXANDRE.

Je devrais à l'inſtant punir ton inſolence.
Je veux bien juſques-là diſſimuler l'offenſe,
Et te donner le tems de me faire oublier
Que ta vaine arrogance oſa me défier.
Dis moi; dans tous les tems, la valeur admirée,
N'a-t-elle pas été hautement célébrée ?
Le Chantre de la Grèce a conſacré ſa voix
A célébrer Achille, à chanter ſes exploits.
L'hiſtoire en ſes recis équitable & fidèle
Réſerve aux conquérans une gloire immortelle.

SOTER.

Oui ; l'hiſtoire, elle-même, en ſes égaremens
N'a point craint de parer le front des conquérans.
Le lâche Hiſtorien & le Chantre timide
N'ont que trop honoré la fureur homicide.
A l'exécration il eût fallu vouer
Les monſtres deſtructeurs qu'ils ont oſé louer.
Dans des tems plus heureux, les enfans du génie
Traîneront dans la boue & dans l'ignominie
Quiconque opprimera la faible humanité.
Ils inſtruiront leur ſiècle & la poſtérité.
Bravant la tirannie, attaquant l'impoſture,
Ils ſeront les ſoutiens des droits de la nature.
Leurs écris immortels graveront ſur l'airain,
Les bienfaits ou l'abus du pouvoir Souverain.
Des bons, des mauvais Rois conſervant la mémoire,
Ils couvriront leur tombe ou d'oprobre ou de gloire,
Et jamais les tirans ne pourront effacer
Les traits de vérité qu'ils auront ſû tracer.

ALEXANDRE.

Mais, ſi je puis encor, dans ton chagrin ſauvage,
Entendre plus long-tems un diſcours qui m'outrage,
Dis-moi par quels haus faits je pouvais obtenir
L'auguſte rang des Dieux où je veux parvenir ?

SOTER.

Nul n'a droit d'uſurper la majeſté ſuprême.
Mortel audacieux, vois ta faibleſſe extrême.
En proie à la douleur, tu peux, à tout moment,
Te ſentir déchîrer par un affreux tourment.
Le néant te pourſuit ; privé de la lumière
Ton corps viendra mêler ſa cendre à la pouſſière.
Si ton fatal orgueil n'eût faſciné tes yeux,
Exempt de préjugés, ton cœur plus généreux

A des lauriers ſanglans eût préféré ſans peine,
La paix & le bonheur de la nature humaine.
Le fer qu'on aiguiſa pour ſa deſtruction,
Des champs fertiliſés eût tracé le ſillon.
La main qui dévaſta les campagnes, les villes,
Eût ſervi l'induſtrie & tous les ars utiles.
On eut vû . . . Mais pourquoi retracer à ton cœur
Des biens dont tu ne peux connaître la douceur.
Alors, la terre en paix, ſous ton heureux empire. . . .

ALEXANDRE.

C'eſt aſſez; trop long-tems j'ai ſouffert ton délire.
Gardes, qu'on m'en réponde.

SOTER.

Ainſi devant les Rois,
Quand la vérité parle on étouffe ſa voix.
Diſpoſe de mes jours, tu connaîtras peut-être,
Que ſouvent le ſujèt eſt plus grand que le maître.

(On l'emmène.)

ALEXANDRE.

Par quel trouble nouveau je me ſens opprimer.
Ce mortel téméraire aurait pû m'alarmer!
Quelle voix dans mon ame oſe ſe faire entendre!
Qui peut ainſi troubler le grand cœur d'Alexandre!
Bravons cette faibleſſe & plus audacieux,
Quand la terre eſt ſoumiſe, égalons nous aux Dieux.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, *ſeule.*

OU s'adreſſent mes pas? chancellante, interdite,
Je ne fais qu'augmenter le trouble qui m'agite.

Phœnix, ne revient point : mon ſacrilège époux,
Aura t-il pû des Dieux, éviter le courroux ?
De tant d'impiété quelle ſera l'iſſue?
Phœnix, tu tardes bien à t'offrir à ma vue.
Cruelle ! eſt-ce à ce point, que tu trompes ma foi ?
Eſt-ce là le ſecours que j'attendais de toi ?
Tu peux bien redoubler ma noire inquiétude,
Mais ſoulages mon cœur de tant d'incertitude !
Je la vois ; la terreur eſt peinte en ſes regards.
Son voile eſt déchiré ; ſes cheveux ſont épars.

SCENE II.

STATIRA, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Dieux puiſſans ! dont on vient de braver la puiſſance
Dieux que nous implorons, cédez à la clémence !
Vous êtes outragés.

STATIRA.

Phœnix, explique toi,
Achève dans mon ſein de répandre l'effroi.

PHŒNIX.

Je l'ai vû votre époux ; oh ! ſacrilège audace !
Des Dieux, à l'autel même oſer prendre la place !
L'encens fume ; à l'inſtant le temple eſt ébranlé.
Les voutes ont frémi, l'autel s'eſt écroulé.
La terre, en mugiſſant, répand des vapeurs ſombres.
L'air en eſt infecté ; l'on voit errer des ombres.
On voit même ſortir de ſes gouffres ouvers,
Les pâles habitans du ſéjour des enfers,
Le Ciel eſt embraſé : la foudre éclate, gronde.
La mort ſemble planer ſur les débris du monde.
Alexandre lui-même, interdit & ſans voix,
A connu la frayeur pour la première fois.
Il s'avance ; ſouffrez qu'en ce malheur extrême,
J'aille implorer des Dieux la clémence ſuprême.

SCENE III.

STATIRA, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

DEs malheureux humains arbitres immortels,
Je viens de profaner vos augustes autels.
Ma chère Statira, dans l'effroi qui m'accable,
Vois le funeste effet d'un orgueil déplorable.
Quoi ! je voulais des Dieux, renversant le pouvoir,
Usurper leurs honneurs ! quel était mon espoir !
Vil jouet de l'erreur & méprisable Atôme,
J'avais donc oublié que je n'étais qu'un homme !
Ils ne m'ont épargné que pour mieux se venger.
Jamais impunément, peut-on les outrager ?
Mes remords suffiraient, au défaut du tonnerre ;
Mais leur justice doit un exemple à la terre.

STATIRA.

Répoussez, cher époux, cette sombre terreur.
Un heureux repentir calme le Ciel vengeur.
De tous vos ennemis reconnaissez l'ouvrage.
Le mensonge a tramé ce sacrilège outrage.
Des flatteurs dangereux, vils esclaves des Cours,
Ont par leur langue impie, empoisonné vos jours.
Envain la vérité voulut se faire entendre,
Les méchans ont surpris le grand cœur d'Alexandre.
Sachez, avec éclat ; publier vos erreurs,
Mefiez-vous encor des perfides flatteurs.
Sans doute, ils vous diront, dans leur audace extrême ;
Qu'un Roi s'avilirait, en avouant lui-même,
L'erreur qui l'égara. Les ennemis des Rois,
Jusqu'au dernier soupir font entendre leur voix.
Oh ! qu'un Monarque est grand ! oh! qu'il est magnanime !
Qu'il montre à ses sujès une vertu sublime !
Quand repoussant l'orgueil qu'on voudrait lui donner,
Aux yeux de l'univers, il fait se condamner.

ALEXANDRE.

Coupable envers les Dieux d'un sacrilège horrible,
Je sais quel est mon crime ; il est irremissible ;

Mais Roxane à ma vue ose encor se montrer.
Perfide ! . . . Et c'était toi que j'osais préférer !
Madame, éloignez-vous ; d'une lache tendresse
C'est à moi d'expier la honte & la faiblesse.

SCENE IV.

ALEXANDRE, ROXANE.

ROXANE.

LE plus grand des mortels, le plus puissant des Rois
De son rang, de son trône anéantit les drois.
Quelle terreur subite & vous trouble & vous glace
Seigneur ?

ALEXANDRE.

Suis, jusqu'au bout, ta criminelle audace.
Exécrable flatteur ose encor espérer,
Qu'en subjuguant mon cœur, tu pourras m'égarer.
Les enfers t'ont vomie en leur noire vengeance.

ROXANE.

Seigneur . . . .

ALEXANDRE.

Contente toi de garder le silence,
Monstre ; je ne veux point, en te donnant la mort,
Dans un sang aussi vil assouvir mon transport.
Pour préserver ma main des accès de ma rage,
Je fuis, en te laissant la honte pour partage.

SCENE V.

ROXANE, *seule*.

ORgueilleuse Roxane, as-tu bien entendu ?
Le Ciel te reservait ce coup inattendu.
Soins long-tems employés, déplorable artifice,
Vous creusiez sous mes pas un affreux précipice !
Vous n'offriez à mes yeux le trône & les Grandeurs,

Que

Que pour mieux préparer ma honte & mes douleurs.
Un sombre désespoir succède à mon attente.
Il ne me reste plus qu'une rage impuissante.
Heureuse Statira ! je te verrai jouir,
Du rang & des honneurs que j'allais te ravir.
Dans un affreux néant, tu me verras plongée,
Roxane pourrait vivre, & n'être pas vengée !
Mourons, puisqu'il le faut ; mais qu'un dernier effort
Illustre notre chûte & venge notre mort.
Je vis, & mon orgueil fait taire ma disgrace.
Il est d'autres chemins ouvers à mon audace.
Les soupirs, les regrès sont indignes de moi.
Vengeons-nous ; dans le crime avançons sans effroi.
Cassandre est amoureux, il peut tout entreprendre.
D'un cœur désespéré j'ai droit de tout attendre.
Que le fer, le poison soient dans son bras vengeur,
Qu'Alexandre périsse, & Cassandre a mon cœur.
Oui ; je sens que déjà mon ame impatiente,
Dédaignant ces soupirs qu'un vain caprice enfante,
Brule de couronner cet intrépide amant,
Qui servira ma haine & mon ressentiment.
Il paraît, c'est lui-même. Antipater s'avance.
Suspendons un instant le soin de ma vengeance.
Je reviendrai bientôt.

SCENE VI.

ANTIPATER, CASSANDRE.

ANTIPATER.

OUI ; tous les Grecs, mon fils ;
Lassés d'un joug honteux font entendre leurs cris.
Ces Guerriers généreux n'ont quitté leur Patrie,
Prodigué si long-tems & leur sang & leur vie ;
Par les plus grands travaux asservi l'univers,
Que pour se préparer les plus indignes fers.
Le prix de leurs vertus, le prix de leur courage,
Est donc pour ces Guerriers la honte & l'esclavage.
Oh ! Macédoniens, peuples, qui les premiers,
Pour ce Monarque ingrat cueillites des lauriers,

Laisserez-vous ainsi votre valeur éteinte ?
Signalez les transports dont votre ame est atteinte.
Brisez ce joug honteux & si peu mérité.
Laissez un grand exemple à la postérité . . . .
Mais vous ne dites rien ; votre cœur est de glace.
Vous semblez repousser ma généreuse audace.
Je vous avais crû libre & c'est avec effroi ,
Que j'apprends que mon fils est indigne de moi.

CASSANDRE.

Seigneur , à tous mes maux n'ajoutez point l'outrage.
Comme vous , je suis libre & je crains l'esclavage.
Plus que vous, je voudrais , plein d'une noble ardeur,
De nos Grecs irrités devenir le vengeur.
Mais Alexandre règne , & quoi qu'il nous offense ,
C'est au Ciel , . . . non à nous qu'appartient la vengeance.

ANTIPATER.

Né pour ramper sous lui , quoi vous saurez souffrir ,
La honte , le mépris ?

CASSANDRE.

Non , je saurai mourir.

ANTIPATER.

Mon fils ; ou mon pouvoir n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou vous allez servir ma vengeance & ma haine !
Du destin qui m'accable éprouvant le courroux ,
Il ne m'est plus permis que d'espérer en vous.
Recevez ce poison.

CASSANDRE.

Qu'osez-vous en attendre ?

ANTIPATER.

Vous tenez dans vos mains la coupe d'Alexandre ,
C'est assez m'expliquer.

CASSANDRE.

Sa coupe est , dans mes mains ;
Le dépôt de l'honneur.

ANTIPATER.

Remplissez mes desseins.
La première des loix est de servir son père.
L'honneur ne connait pas de devoir plus sévère.

CASSANDRE.

Je demeure immobile , & ne puis exprimer ,
Tous les maux à la fois qui viennent m'opprimer.

Un Roi, mais un rival, un père, une maîtreſſe,
Le devoir & l'amour, l'honneur & la tendreſſe...
C'en eſt trop pour un cœur dès long-tems déchiré.
Que de calamités dont je ſuis entouré !
Dût le Ciel ſur mon front placer le diadême,
Dût l'amour à mes pieds conduire ce que j'aime,
Je n'obéirai point ; le crime eſt loin de moi.
Alexandre eſt mon maître, Alexandre eſt mon Roi.

ANTIPATER.

Votre cœur, qui s'égare, en prétextes fertile,
Se livre aux mouvemens d'une vertu ſtérile.
J'en reſpecte la cauſe & j'en crains les effès.
Croyez-vous donc, mon fils, qu'injuſte en mes projès,
Je n'aie, ainſi que vous, cédant à ma colère,
Balancé tous les drois d'une vertu ſévère.
Ce n'eſt point votre Roi que vous allez trahir ;
C'eſt un deſpote altier que vous devez punir.
Ah, mon fils, n'attends pas qu'un tiran implacable,
Aſſouviſſe ſur nous ſa haine impitoyable.
Sur ſes propres amis ſon fer toujours levé,
Te montre de quel ſang il veut être abreuvé ?
Clitus, Parménion, ces héros qu'on révère,
Ont ſubi le deſtin qu'on réſerve à ton père.
Étouffe, s'il le faut, un amour trop fatal.
On peut abandonner l'amante à ſon rival.
Mais tu ne peux, ſans crime, abandonner ton père,
Aux fureurs d'un tiran farouche & ſanguinaire.
Caſſandre, n'attends pas que d'un reſte de ſang,
Reſpecté par la guerre, on épuiſe mon flanc.
On veut flétrir mes jours par une mort honteuſe.
Aſſure à ma vieilleſſe une fin glorieuſe.
Élève tes regards ; & plus ambitieux,
Vois un Trône éclatant, quand il brille à tes yeux.
Il eſt tems de régner ; la trame eſt préparée.
Des Principaux Guerriers la foi m'eſt aſſurée.
On diviſe l'empire & le partage eſt fait.
De mes vaſtes deſſeins tu ſuſpends ſeul l'effet.
Prends ce poiſon, mon fils.

CASSANDRE.

De mon obéiſſance,
N'attendez rien ; l'effort ſurpaſſe ma puiſſance.
Arrachez moi la vie.

ANTIPATER.

Et tu peux héſiter ?
Fils ingrat, quand ton père eſt prêt à tout tenter !

F 2

Ce que tu ne peux point, je le pourrai moi-même.
Je te ferai rougir de ta faiblesse extrême.
Mais, non : j'espère mieux de ton amour pour moi,
J'attends tout de ton cœur & me livre à ta foi.
Qu'Alexandre périsse ou que ton père expire.
Prens, te dis-je, obéis. Ce mot doit te suffire.

SCENE VII.

CASSANDRE, *seul.*

JE n'obéirai point ; quelque soit son pouvoir ;
Lui refuser ma main, c'est mon premier devoir.
Qui, moi ! j'irais verser dans le sein d'Alexandre
Le poison... ah ! mon pere, avez-vous pu l'attendre ?
Dans un fils vertueux, vous cherchez l'assassin
De son Roi, de son maître, exécrable dessein !
Père injuste & cruel ! non, je ne puis le croire.
Du plus noir des projès étouffons la mémoire.
Mais, Roxane, en ce jour, dans les bras d'un époux,
D'Alexandre ! ... à ce nom, je frémis de courroux.
L'amant hésite-t-il, quand l'amour veut un crime ?
A Mes transpors jaloux tout paraît légitime.
Dieux qui me protegez arrachez de mon cœur
Ces doutes criminels, cette lâche fureur...
Il est donc des momens où l'ame infortunée
A l'horreur des forfaits se voit abandonnée.
Père, maîtresse, amour, j'abjure tous vos drois ?
L'honneur seul me commande & j'écoute sa voix.
Roxane vient, faut-il que, dans ce trouble extrême,
Pour augmenter mesmaux, elle s'offre elle-même,
Sort injuste & barbare, avec trop de fureur,
Tu viens persécuter & déchirer mon cœur.
Fuyons.

SCENE VIII.

ROXANE, CASSANDRE.

ROXANE.

L'Ingrat me fuit ; hélas ! tout m'abandonne.
Caſſandre... amant cruel ! non Caſſandre... pardonne
Au trouble où tu me vois. Fuis, cher amant, ah ! fuis.

CASSANDRE.

J'accours pour vous ſervir.

ROXANE.

En l'état où je ſuis,
Tu ne peux rien pour moi. Ton ſecours m'eſt funeſte,
Un affreux déſeſpoir eſt tout ce qui me reſte.

CASSANDRE.

Madame, expliquez-vous ; quel eſt ce changement
Qui vous ramène en pleurs aux pieds de votre amant ?
Commandez.... j'avais cru qu'un trône, qu'Alexandre
Valaient bien les ſoupirs du malheureux Caſſandre ;
Et dans mon triſte ſort, banniſſant tout eſpoir,
Je fuyais de ces lieux pour ne vous plus revoir.

ROXANE.

Un trône, des grandeurs, un rival que j'abhorre,
Valent-ils les ſoupirs d'un amant que j'adore ?
Il n'eſt plus tems de feindre ; il faut que mon amour
Trop long-tems déguiſé ſe montre ſans détour.
Dans le fonds de mon cœur ne ſaviez-vous pas lire,
Ce qu'il ne pouvait taire & ce qu'il n'oſait dire ?
Des ſoupirs étouffés démentaient mes rigueurs.
Pouviez-vous vous méprendre à mes feintes froideurs ?
Plus l'amour eſt contraint, plus il ſe fait entendre ;
Et l'amant rebuté ne ſait point s'y méprendre.
Eſclave d'un pouvoir que je n'oſais braver,
Je déteſtais la main qui voulait m'élever,
Et je cachais mes feux ; plût aux Dieux que mon ame
N'eût jamais dévoilé le ſecret de ſa flamme.
Je ne puis, ſans frémir, me rappeler le jour
Funeſte à tous les deux par un fatal amour.

J'étais dans ce Palais, fous de brillantes chaînes.
Ma grandeur ne m'offrait que foucis & que peines.
Je ne fais, dans mon cœur, quel noir preffentiment
Me préfageait des jours dévoués au tourment.
Je vous vis, jeune encor, & tout couvert de gloire,
Fier des lauriers reçus des mains de la victoire,
Impatient d'atteindre à de plus grands hafards,
Laiffer tomber fur moi de timides regards.
Vous ne refpiriez plus une fureur fauvage.
L'amour embelliffait lui-même fon ouvrage.
Vous en aviez les traits, les graces, la douceur;
Je crus le voir en vous, il était dans mon cœur.
J'avais, jufques alors, méprifé fa puiffance.
Qu'il fait bien fe venger de tant d'indifférence!
Malheureufe! il fallut & démentir mes feux,
Et cacher dans mon fein mes déplorables vœux.
Il fallut dérober un amour téméraire
A des regards jaloux, foupirer & me taire.
J'affectai des dédains. Vous avez pu me voir
Ofer vous ordonner de bannir tout efpoir.
Malheureufe! & c'eft moi, dans ma fureur extrême,
Qui, par un aveu libre, ai trahi ce que j'aime.
Je fuccombe.

CASSANDRE.

Eft-ce ainfi, qu'au faite du bonheur,
Je dois d'un fort cruel redouter la rigueur.
Je ne puis concevoir cet étrange affemblage
De maux & de douceurs. Quel eft donc ce langage?
Madame, expliquez-vous. Mon cœur, en ce moment,
Lutte entre l'infortune & le raviffement.

ROXANE.

Oui, je vais m'expliquer; apprens donc, cher Caffandre,
Que mon funefte amour eft connu d'Alexandre.
Heureufe d'avoir pu cacher à fon courroux,
L'amant qu'il eût déja percé de mille coups.
J'allais être bientôt victime couronnée,
De ce maître abfolu l'époufe infortunée.
Il preffait cet himen, & moi, qui, jufqu'alors
Avais trop efpéré de mes faibles efforts,
Je fentis que malgré toute ma réfiftance,
Je ne pouvais braver l'amour & fa puiffance,
M'arracher des liens d'un amant adoré,
Pour frémir dans les bras d'un amant abhorré.
J'héfite, je palis, Alexandre en alarmes,
M'interroge, me preffe, il voit couler mes larmes.

Mais foulageant enfin un cœur trop opprimé,
J'ofe avouer que j'aime & qu'il n'eft point aimé.
Je vois alors fes yeux, fes traits, tout fon vifage,
Palir de défefpoir & s'enflammer de rage.
Je tends vers lui mes mains, je tombe à fes genoux.
Je veux, envain, fléchir fon funefte courroux.
Perfide ! m'a-t-il dit, je fufpends ma vengeance,
Mais, il n'eft qu'un moyen d'obtenir ma clémence.
Nomme moi mon rival ; que cet audacieux
Périffe ; je le veux immoler à tes yeux.
Je vois briller le fer dans fa main fanguinaire.
Il ne peut m'arracher un aveu téméraire.
Moins vaincu que laffé, le cruel, en partant
Ne me donne qu'un jour pour nommer mon amant.

CASSANDRE.

Nommez moi donc, Madame. Au gré de fon attente,
Le plus affreux tourment n'a rien qui m'épouvante.
Caffandre eft donc aimé ! Caffandre a vôtre cœur !
Mes jours me font-ils chers au prix de ce bonheur ?

ROXANE.

Ingrat, tu voudrais donc que, perfide & barbare,
J'armaffe contre toi la main qui nous fépare,
Pour t'offrir, en victime, à ce rival jaloux,
Dont tu veux affouvir l'implacable courroux.
Connais mieux ta Roxane ; elle faura deffendre
Un amant genéreux des fureurs d'Alexandre.
Elle faura mourir . .

CASSANDRE.

Quel eft donc ce tyran ?
Qui de tant de malheurs eft l'injufte artifan ?
Eft il maître abfolu de tout ce qui refpire ?
Les cœurs mêmes font-ils foumis à fon empire ?
De ce joug odieux, je fuis trop revolté.
L'homme recouvre enfin fes droits, fa liberté.

ROXANE.

Je ne puis oppofer que des foupirs, des larmes,
De mon fexe opprimé faibles & vaines armes.
Mais je faurai braver les tourmens & la mort,
Et venger nôtre amour par ce dernier effort.

CASSANDRE.

Non, vous ne mourrez point.

ROXANE.

Oubliez vous, Caſſandre,
Qu'on ne peut ſe ſouſtraire au pouvoir d'Alexandre ?
Un guerrier généreux ne peut voir ſans fureur,
La tirannie ouverte à ſon perſécuteur.
Mais, malgré tant d'amour, malgré tant de courage,
Caſſandre, il faut ſubir un honteux eſclavage.

CASSANDRE, *à part.*

Sort cruel, ennemi de toutes mes vertus !
Mes effors contre un père étaient donc ſuperflus.
Sort cruel ! faudra-t-il que ma main obéiſſe,
Ou faudra-t-il ſouffrir que Roxane périſſe ?

ROXANE. *à part.*

Il héſite, achevons, la victime eſt à moi.
Seigneur, vous vous taiſez : quel eſt donc cet effroi ?
De tant de lâcheté Roxane eſt indignée.
Montrons-nous au-deſſus de notre deſtinée.
Je ſaurai m'arracher des mains de ton rival.
Je ſaurai dans mon ſein plonger le coup fatal;
Et mes derniers ſoupirs, libres comme mon ame,
Porteront chez les morts ton image & ma flamme.
Si l'amour, de ſes fleurs avoit ſemé mes jours,
Il me ferait cruel d'en voir finir le cours !
Hélas ! d'illuſions mon ame enveloppée,
Par de douces erreurs fut quelque fois trompée.
Je cédais à l'eſpoir d'un avenir heureux.
Le ciel même devoit un prodige à nos feux.
Je te voyais armé contre la tirannie,
Protéger nôtre amour & deffendre ma vie.
Par de nobles efforts ſignaler ton couroux,
Et le tiran lui-même expirer ſous tes coups.

CASSANDRE.

Ma Roxane, écoutez .... non, je n'ai rien à dire ....
La parole à l'inſtant ſur mes lèvres expire.
Roxane, au nom des dieux, vivez, c'eſt vôtre amant,
Qui, d'un trèpas cruel doit braver le tourment.
Qu'il m'eſt doux de mourir !.

ROXANE.

Oſes-tu bien encore,
Confirmer un projèt, que tout mon cœur abhore ?
Tu ne connus jamais l'amour ni ſon pouvoir.
Ingrat, perfide amant, renonce à cet eſpoir,

Ou

Ou bien, crains que mon cœur, tout entier à sa rage,
Ne convertisse en haine, un amour qui l'outrage.
Je percerai mon sein ; dans l'empire des morts,
Je te ferai rougir de tes honteux efforts.

CASSANDRE.

Eh! bien, il faut parler ; connois tout, chère amante,
Vois ce vase ... il est plain d'une liqueur brulante,
Antipater lui-même, en mes mains l'a remis.
Ma Roxane ... à ta foi ce secrèt est commis.
Mon père, (que ne puis-je en perdre la mèmoire !)
Veut par cet attentat, que je souille ma gloire.
Il vient de m'ordonner de porter dans le sein
D'Alexandre, mon Roi, ce breuvage assassin.
Je vais lui présenter la coupe empoisonnée.
Mon ame je le sens, au crime est destinée.

ROXANE. *(avec vivacité.)*

Dis plutôt, à venger l'amour, la liberté.
La gloire ici s'allie à l'intrepidité.
Ne perdons point de tems ; à Roxane fidèle,
Hâtes-toi de courir où ton devoir t'appelle.
Ton rival immolé, reviens auprès de moi,
Et je couronnerai ta constance & ta foi.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, SOTER.

SOTER.

Quelle divinité bienfaisante & sensible
Vient m'arracher des fers d'une prison horrible ?
Un Vieillard malheureux, sans appui, sans secours,
A-t-il pu mériter qu'on conservât ses jours ?

G

Madame, ſuis-je aux piès de ma libératrice ?
Soter a-t-il en vous trouvé ſa protectrice ?
Sur un front ingénu tant d'attrais répandus
Me ſont un ſûr garant de toutes vos vertus.
Si mes fers ſont briſés, ce bien eſt votre ouvrage.
Je vous le dois, Madame ; acceptez mon hommage.
Jouiſſez du plaiſir de faire des heureux.
Que ce plaiſir eſt pur ! c'eſt le bonheur des Dieux.

STATIRA.

Reſpectable vieillard, qu'immola le caprice,
Je viens pour réparer les tors de l'injuſtice.
Je viens même à vos piès déplorer les erreurs
D'un Roi qu'ont égaré de coupables flatteurs.
Vous voyez Statira, l'épouſe d'Alexandre.
A l'eſtime d'un ſage, elle n'oſe prétendre.
Ah ! ſi les Dieux clémens favoriſent mes vœux,
Je dois tout eſpérer de vos ſoins généreux.
Mon époux, qu'abuſait la baſſe flatterie,
Ne paya vos conſeils que par la tirannie.
Cet exemple à jamais doit inſtruire les Rois,
Qui de la vérité repouſſeraient la voix.
Alexandre, en bravant votre ſage aſſiſtance,
A des Dieux offenſés mérité la vengeance.
Il uſurpait le rang & les honneurs divins.
Les Dieux l'ont menacé par des ſignes certains.
Il ſe répent, Soter ; ce repentir ſincère,
J'oſe ainſi l'eſpérer, fléchira leur colère.
Mais, vous qu'il outragea, ſerez-vous aſſez grand,
Pour ne point refuſer le pardon qu'il attend ?

SOTER.

Madame ; eh ! quel pardon ce Roi doit-il attendre
D'un ſujèt tel que moi ? Je ſuis prêt à répandre
Mon ſang, pour le ſervir ; j'en atteſte ſon cœur.
Quand il me puniſſait, il cédait à l'erreur.
Si de quelque courroux mon ame était capable,
J'en voudrais, tout au plus, au miniſtre implacable,
Qui, fier d'exécuter des ordres rigoureux,
Agrava méchament, le ſort d'un malheureux.
Il faut abandonner au mépris qu'il mérite,
Cet Eſclave gagé, cet obſcur Satellite.

STATIRA.

Les Souverains ſeraient plus heureux, plus puiſſans,
Si toujours ils étaient juſtes & bienfaiſans.

SOTER.

La loi ſeule a le droit de frapper le coupable.
Son glaive eſt protecteur autant que formidable.
Il défend l'innocence, il punit les forfaits ;
Mais le Monarque heureux règne par ſes bienfaits.
La terre eſt aujourd'hui ſous le pouvoir d'un maître.
Vous en êtes l'épouſe & l'amante peut-être,
Madame ; ma vieilleſſe & mon auſtérité
Me laiſſent diſcerner l'éclat de la beauté.
Je puis chérir en vous un ſi frèle avantage,
Si du bonheur commun il doit être le gage.
Quel autre mieux que vous, peut captiver le cœur
De ce maître abſolu, de ce héros vainqueur.
Les attrais dont le Ciel orna votre perſonne,
Au défaut du deſtin, vous devaient la couronne.
Poſſédez-là long-tems ; qu'elle ſoit en vos mains
Le garant précieux du bonheur des humains !
Inſtruit par vos leçons, que l'heureux Alexandre
N'ait plus que des bienfais ſur la terre à répandre.
Répétez-lui toujours que régnant par la loi,
Ceſſant de l'obſerver, il ceſſe d'être Roi.
Le deſpote, à ſon gré, peut ravager la terre.
Mais du peuple opprimé qu'il craigne la colère.
Si l'inſurrection eſt un fatal moyen,
Il rend le ſujèt libre & le Roi Citoyen.

STATIRA.

Si je puis conſerver l'amour de ce Monarque,
Le bonheur de ſon peuple en doit être la marque.
Vous ayant pour conſeil, que ne fera-t-il pas ?
Venez ; juſques à lui, je conduirai vos pas.

SCENE II.

ANTIPATER, LISANDRE.

ANTIPATER.

OUi, Liſandre, oui, mon fils, en ſa folle imprudence
A fait de mes projès la lâche confidence.
Roxane en eſt inſtruite ; & c'eſt elle en ce jour,
Qui, de ce fils ingrat a ſu fléchir l'amour.

Timide & vertueux, il n'osait pour un père
S'abandonner au crime : il était nécessaire...
Mais Roxane a parlé ; Roxane a remporté,
Ce que n'ont pu mes soins & mon autorité.
Tu me connais trop bien, pour soupçonner mon ame,
D'envier ce triomphe aux efforts de sa flamme.
Si je vois, en ce jour, mes projès accomplis,
Je consens que l'amant fasse oublier le fils.
Mais il fallait couvrir des ombres du mystère
Ce projèt important que mon fils n'a pu taire.
Sans le besoin que j'ai, Lisandre, de ton bras,
Ce secret important, tu ne le saurais pas.
J'avais pu, connaissant ton zèle & ta tendresse,
Te faire pressentir ce que dans ma détresse
J'osais ; le reste était étranger à ta foi.
Mon fils seul suffisait entre les Dieux & moi.

LISANDRE.

Seigneur ; de vos projès qu'elle sera l'issue ?

ANTIPATER.

Mon espérance, ami, ne sera point déçue.
Roxane a cru séduire un Courtisan rusé,
Comme elle avait séduit un amant insensé.
Feignant de se montrer sensible à ma fortune,
Et voulant prévenir une chûte commune,
Elle n'avait servi l'amour & son transport
Que pour nous arracher aux disgraces du sort.
Elle vantait mon nom, elle vantait ma gloire.
Fait pour vivre à jamais au temple de mémoire,
Je surpassais déja nos plus fameux guerriers ;
Un héros tel que moi, le front ceint de lauriers,
N'avait qu'à se montrer, pour obtenir sans peine,
D'Alexandre expirant la grandeur Souveraine.
Elle-même insensible à toute autorité
Voulait être rendue à son obscurité.
Que te dirai-je enfin ? dans elle j'ai cru lire
Le dessein de ranger mon cœur sous son empire.
Avec quelle pitié, j'ai vu ses vains efforts,
D'une feinte inutile épuiser les ressors !

LISANDRE.

Ainsi, Roxane sait que, de vos mains, Cassandre
Tient le poison par qui doit périr Alexandre.
L'avez-vous avoué ?

ANTIPATER.

Vivement agité,
Mon esprit incertain a long-tems hésité.
Convenir que j'avais moi-même ourdi la trame,
C'eût été me livrer aux mains de cette femme.
Désavouer Cassandre eût fait appercevoir,
En cachant mes projès, quel était mon espoir.
D'ailleurs Roxane eût pu, voyant ma défiance,
D'un seul mot, pour toujours arrêter ma vengeance.
J'ai fait, ce que j'ai dû. Par de vagues discours,
J'ai flatté sa tendresse & vanté ses secours;
Et sans rien découvrir, j'ai feint de tout attendre
De qui s'intéressait au bonheur de Cassandre.
Le tems presse, & bientôt l'univers étonné
A des maitres nouveaux doit être abandonné.
Puis-je compter sur toi?

LISANDRE.

Le doute est une offense.
Comptez, Seigneur; comptez sur mon obéissance.

ANTIPATER.

Il suffit; à l'instant qu'un poison destructeur
Déchirera le sein du superbe vainqueur,
Veille aux jours de Cassandre & que Roxane expire.
Le reste est un secret que je pourrai te dire.
Cours pour tout consommer, mais Roxane paraît.
Garde-toi de laisser transpirer mon secrèt.
Je brûle de te joindre; il faut, usant de feinte,
D'un moment d'entretien essuyer la contrainte.

SCENE III.

ANTIPATER, ROXANE.

ROXANE.

SEigneur; toute égarée, en proie à mes remords,
D'un cœur qui s'oublia je maudis les transports.
Eh! quoi, pour vous servir. pour élever Cassandre,
J'ai pû lui conseiller dans le sein d'Alexandre
De verser le poison: ah! coupable projèt!
Grand dieu! quel en sera le trop sinistre effèt?

Arrachez de ses mains le breuvage homicide.
Cassandre ... Mon amant ... sera-t-il paricide?
Seigneur, vous vous taisez....

ANTIPATER.

Madame, un tel effroi,
M'alarme & me surprend. Qui jamais plus que moi,
Partagea vos terreurs? au déclin de mon âge,
Pour vous, je puis encor signaler mon courage.
Disposez de mon bras. Quels coups faut-il porter?
Quel danger vous ménace & que dois-je tenter?
Dans les mains de nos Grecs, je vais mettre les armes.
Je veux par mes efforts détruire vos alarmes,
Et vous faire régner. Je vous laisse, je cours,
De nos Guerriers pour vous implorer le secours.

SCENE IV.

ROXANE, *seule.*

IL fuit, il m'abandonne, il échappe à ma vue,
Il attend le succès .... mon attente est déçue.
Trop rusé courtisan, tu ne m'abuses pas!
Je démêle la feinte & vois ton embarras.
Crains ton fils; je le puis armer contre toi-même.
J'attends ce crime, amour, de ton pouvoir suprême?
Oui, ton fils .... il parait; sombre, désespéré,
Achevons d'accabler cet amant égaré.

SCENE V.

CASSANDRE, ROXANE.

CASSANDRE.

FUis malheureuse, fuis, épargne à ta victime,
Après ce noir forfait, un meurtre légitime.
Le poison est versé. Cruel, horrible amour!

Que ne m'arrachais-tu la lumière du jour?
Mon cœur est dévoré par des vautours avides.
Je vous entends siffler sanglantes Euménides !
Les enfers ont pour moi des supplices trop doux.
De ta roue, Ixion, réserve-moi les coups ....
Son sang est embrasé ; le poison le déchire.
Mon Souverain ; mon Maître, hélas ! bientôt expire.

ROXANE.

Seigneur, ce désespoir ....

CASSANDRE.

N'offre plus à mes yeux,
De toutes tes noirceurs l'assemblage odieux.
Tu n'es plus que l'horreur de toute la nature ....
Je ne soupçonnais pas ton ame d'imposture.
Les Dieux m'ont éclairé ; mais, hélas ! c'est trop tard.
Je maudis ta beauté, je frémis de ton art.
J'avais pû triompher de la fureur d'un père,
Mes vertus ont bravé sa haine, sa colère,
Malheureuse ! & c'est toi ....

ROXANE.

Vous pouvez oublier ...

CASSANDRE.

Fuis, te dis-je, ou ce fer va bientôt expier. ...

SCENE VI.

CASSANDRE, *seul.*

Elle fuit .... Malheureux ! dans ma fureur extrême,
Accablé de remords, je sens encor que j'aime.
Quel est donc ton pouvoir ? après un tel forfait ;
Impitoyable amour ! seras-tu satisfait ?
Antipater parait : qu'il me faut de courage,
Pour souffrir sa présence & retenir ma rage!

SCENE VII.

CASSANDRE, ANTIPATER.

CASSANDRE.

L'Amour a triomphé ! secondant votre espoir,
Votre fils s'est souillé du crime le plus noir.

ANTIPATER.

Sortez de ce Palais, c'est moi qui vous l'ordonne.

CASSANDRE.

Seigneur, mon sang se glace & tout mon corps frissonne,

ANTIPATER.

Fuyez, vous dis-je, ou bien votre père irrité,
Vengera le mépris de son autorité.
Lisandre vous attend; instruit de ma vengeance,
Il conduira vos pas avec pleine assurance.
C'est assez.

CASSANDER.

Oui, je suis. Je veux vous obéir.
Mais de ce noir forfait vous pouvez seul jouir.
Je vais trancher le cours d'une vie exécrable,
Et venger par ma mort un crime abominable.

SCENE VIII.

ANTIPATER, *seul.*

MEs projès, mon attente & mes vœux sont remplis,
Lisandre doit veiller sur Roxane & mon fils.
L'une doit par sa mort payer ce sacrifice,
Etouffer dans son sang le crime & son complice.
L'autre, en proie aux effors d'un lache désespoir,
Par les soins de Lisandre apprendra son devoir.

On

On ſauvera ſes jours d'une rage impuiſſante.
Il oublîra bientôt, l'amour & ſon amante.
Des ſoins plus importans, ſa gloire, ſa grandeur,
Le vengeront aſſez des faibleſſes du cœur.
Tout ſeconde mes vœux. Quelle eſt donc cette crainte,
Dont je ſens, malgré moi, que mon ame eſt atteinte?
Quand les plus grands ſuccès couronnent tes efforts,
Heureux Antipater, brave de vains remords.
Hâte-toi de jouir; la vieilleſſe tremblante,
Te donne un ſeul inſtant pour combler ton attente;
Et tes pas chancelans ſur le bord du tombeau,
Sont prês à te ravir un triomphe ſi beau.
Règne & meurs; c'eſt aſſez pour aſſurer ta gloire,
Et pour éterniſer ton nom & ta mémoire.
Mais, j'apperçois Liſandre.

SCENE XIX.

ANTIPATER, LISANDRE.

ANTIPATER.

Ami, je t'attendais.
Tes ſecours peuvent ſeuls raſſurer mes projès.

LISANDRE.

De Roxane, en ces lieux, j'épiai la conduite.
Je l'ai vue. Elle allait échapper par la fuite,
Quand mes amis & moi, promps au premier ſignal,
L'entourons, dans nos mains tenant le fer fatal.
N'approchez pas, dit-elle, à mon trépas propice
Ce bras conſommera ce nouveau ſacrifice.
Je maudis les erreurs de mon illuſion,
Il eſt tems d'expier ma folle ambition.
A l'inſtant, de ſon glaive elle tombe frappée.
Des ombres de la mort elle eſt enveloppée.
Mais Caſſandre ſurvient. Il la voit expirer.
Il ſent, à ſon aſpect, ſon cœur ſe déchirer.
Il ſaiſit ſon poignard pour ſe percer lui-même.
On l'entoure, on l'arrache à ſa fureur extrême.
Il tombe dans nos bras. Rempliſſant mon devoir,
J'oſe, au nom de ſon père, employer le pouvoir,
Et confier ſes jours à la garde fidèle,
D'une troupe d'amis qu'unit un même zèle.
Alexandre eſt en proie aux plus vives douleurs.

ANTIPATER.

Ami, ſoupçonne-t-on le crime & ſes auteurs ?
Que je crains !

LISANDRE.

Non, Seigneur, les ombres du myſtère ;
Couvriront à jamais ce crime néceſſaire.
Le bruit court que l'ivreſſe a porté dans le ſein
D'Alexandre, ſa flamme & ſon brûlant venin.

ANTIPATER.

Suivi de ſes Guerriers, on emmène Alexandre.
Laiſſe-nous, & ſur-tout vas veiller ſur Caſſandre.
Pour moi, plus que jamais plein, de mes haus projès,
Je reſte & j'en vais voir conſommer le ſuccès,

SCENE DERNIERE.

ALEXANDRE, *ſuivi de Guerriers Grecs & Perſans, porté ſur un lit de repos, ayant à ſa droite* STATIRA *&* SOTER *à ſa gauche,* ANTIPATER *ſe mêle dans la foule des Guerriers.*

ALEXANDRE.

QUelle horrible douleur ! . . . Des flammes dévorantes,
Conſument lentement mes entrailles brulantes.
Les Chefs de mes États ſont-ils tous raſſemblés ?

SOTER.

Les Grecs & les Perſans par votre ordre appelés,
Tramblans & conſternés, ſont en vôtre préſence.
On lit le déſeſpoir dans leur morne ſilence.

ALEXANDRE. *(Il lui ſerre la main.)*

Mon ami . . . . Vous pleurez, fidèle Statira,
Vous que ma cruauté ſi long-tems affligea.

STATIRA.

Cher Époux !

ALEXANDRE.

Suſpendez ces cruelles alarmes.
Ma Statira, je ſuis indigne de vos larmes.
Bientôt, tous ces guerriers, pour obtenir mon rang,
Vont ravager la terre & l'abreuver de ſang.
C'eſt dans un ſombre effroi, que mon ame contemple,
Tant de ſcènes d'horreur dont j'ai donné l'exemple.

Des empires détruits, des Citoyens armés,
Présagent trop de maux aux mortels alarmés.
Il est dans les enfers un Juge inexorable.
Il a lancé sur moi son regard effroyable.

SOTER.

La clémence des Dieux....

ALEXANDRE.

Il n'en est point pour moi.
Si j'étais un mortel obscur.... mais je fus Roi.
Soter, tu comprens bien tout ce que je veux dire.
Se charge-t-on envain du destin d'un empire?
Plus le pouvoir des Rois est grand, & plus les Dieux
Jugent sévèrement ces maîtres orgueilleux.
La justice éternelle & toujours attentive,
N'abandonne jamais l'humanité plaintive.
Des hommes rassemblés sont-ils un vil troupeau
Sous la main d'un tiran, sous le fer d'un bourreau?
Vous, Statira, fuyez le tumulte des Villes.
Allez finir vos jours dans les plus sains asiles.
Détournez vos regards de ce Trône odieux,
Où je fus appelé par le courroux des Dieux.
Quelquefois vers le Ciel, levez des mains tremblantes.
Le Ciel doit un prodige à ces mains suppliantes.
S'il peut être fléchi; dans le fonds des enfers,
Vos vertus suspendront mes supplices divers.
Vous Guerriers, recevez ma volonté dernière....
Quelle sombre vapeur vient fermer ma paupière?
Je ne puis achever.

STATIRA.

Je le serre en mes bras.
Dieux puissans, éloignez ce funeste trépas,
Conservez mon époux!

SOTER.

Du trône & de l'empire
Nommez le successeur.

ALEXANDRE.

Le plus digne.

SOTER.

Il expire.

STATIRA.

Je te suivrai de près, je succombe, je meurs.

SOTER.

Mortels, voilà quel eſt le terme des grandeurs.

ANTIPATER.

Malgré moi je frémis, & tout mon ſang ſe glace.
Empruntons pour régner une nouvelle audace.
D'un déſeſpoir aveugle étouffons les tranſpors.
Le crime a ſes ſuccès.... mais il a ſes remords.

FIN.



LA LIBERTÉ FRANÇAISE.

ODE

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

QUelle brûlante ardeur m'anime.
Au ſaint nom de la liberté,
Mon cœur, par un élan ſublime
Dans les Cieux ſe ſent tranſporté.
Briſez, deſpotes téméraires,
Ces fers, ces glaives ſanguinaires
Dont la foibleſſe arma vos mains!
Etions-nous nés pour l'eſclavage?
Le ſouffle impur de votre rage
N'infectera plus les humains.
Deſcends des Cieux, ſage Déeſſe,
L'encens fume ſur tes autels.
Aux vifs tranſports de l'allégreſſe
Connais le bonheur des mortels!
Fixes ton ſéjour ſur la terre.
A la froide & ſombre Angleterre
Préfères le peuple Français.

C'eſt ſur les rives de la ſeine
Où notre heureux deſtin t'entraîne,
Que tu dois régner à jamais.
Voiles épais de l'ignorance,
Vous couvrîtes long-tems nos yeux !
Superbe empire de la France
Vous gémiſſiez ſous nos ayeux !
Je vois un fatal fanatiſme,
Joint aux fureurs du deſpotiſme,
Répandre l'effroi dans les cœurs.
L'homme n'eſt plus qu'un vil eſclave.
Le deſpote inſolent le brave
Et rit encor de ſes douleurs.
Sous le poids d'une affreuſe chaîne,
En proie à des tirans cruels,
Que faiſais-tu, raiſon humaine ?
Hélas ! les malheureux mortels
Imploraient envain ta lumière.
L'éclat de ta clarté première
Vint ſe diſſiper dans les airs.
La froide & lâche tirannie
Oſa condamner le génie
Quand il éclairait l'univers.
Je vois le Magiſtrat barbare
Dicter de ſacrilèges lois.
Au deſpotiſme qui l'égare,
Il oſe conſacrer ſa voix.
L'antre infernal de la chicane
Mugît, dénonce, au feu condamne.
Les trais des burins immortels.
A ce pouvoir honteux, fantaſque,
L'homme enfin arrache le maſque,
Et la raiſon a des autels.
Qu'eſt pour nous la brillante hiſtoire
Du règne de Louis-le-Grand ?
Ceſſons d'encenſer ſa mémoire,
Il fut deſpote & conquérant.
Quand, ſous le pouvoir de ſes armes,
Tous les peuples ſont en alarmes,
J'entends gémir la liberté.
Le joug honteux de l'eſclavage
Aux yeux du Français & du ſage,
Eſt l'horreur de l'humanité.
On a vu la nature humaine
En proie aux plus vives douleurs,

De son sang arroser sa chaîne,
Et ne changer que d'oppresseurs.
Pour honorer l'Etre suprême,
Le peuple en sa fureur extrême
A déchiré son propre sein.
Plus son délire est fanatique,
Sa valeur féroce, héroïque,
Plus l'esclavage est son destin.
Quelles étonnantes merveilles
S'offrent à mes regards surpris!
Quels doux sons frappent mes oreilles!
O liberté! j'entends tes cris.
Ton audace est majestueuse,
Ta marche noble, impétueuse,
Tout cède à tes bouillans transpors.
Par son poids, son propre équilibre.
L'heureuse France est enfin libre.
Le Ciel protège nos efforts.
De la tiranie expirante
Que peut le regard menaçant?
Sa rage infernale, impuissante,
Dans les airs jette un cri perçant.
De poignards elle est entourée.
De sang sa main est altérée.
Le forfait accourt à sa voix.
Dans les accès de son délire,
Le monstre impitoyable expire,
Dictant encor d'horribles lois.
C'en est fait; la France opprimée
Ne gémira plus dans les fers.
La main de nos héros armée
Nous venge aux yeux de l'univers.
Ce monument horrible, infame
Que défendent le fer, la flamme,
Tombe sous nos coups redoublés.
De l'esclavage affreux repaire,
Ce cachot obscur, sanguinaire,
Voit soudain ses murs écroulés.
Le vrai guerrier né pour la gloire,
N'a point déchiré notre sein.
L'abus d'une lâche victoire,
Jamais n'ensanglanta sa main.
Envain le despotisme ordonne.
La Garde-Française frissonne.
La patrie est chère a son cœur.
Elle seule guide ses armes;

Et les auteurs de nos alarmes,
Voyent expier leur fureur.
  L'antiquité sage & sublime,
Ne doit plus éblouir nos yeux.
La France auguste, magnanime,
A surpassé les demi-Dieux.
L'univers étonné contemple,
Des vertus l'asile & le temple,
Le Sénat des Législateurs.
Mieux que dans la Grèce & dans Rome,
La liberté, les drois de l'homme,
Ont des Héros pour défenseurs.
  Dans les transports d'un beau délire,
De Pindare & d'Horace, envain
Je tente d'essayer la lyre,
Je la sens tomber de ma main.
Par tes récis, fidèle histoire,
Tu dois éterniser la gloire
De nos Législateurs Français;
Dédaigne une vaine parure.
Que la vérité toute pure,
Les immortalise à jamais.
  Déjà le fatal égoïsme
A brisé son Sceptre d'airain.
Loin des regards du despotisme,
Les cœurs brûlent d'un feu divin.
La fille, l'épouse chérie,
Vont sur l'Autel de la Patrie
Offrir leur or, leurs diamans.
Cette offrande de religieuse,
Pour cette troupe vertueuse,
Est le plus beau des ornemens.
  Tel un torrent, loin de ses rives,
Emporte ses flots irrités,
Lorsque ses ondes fugitives,
Par les rochers sont arrêtés.
Bouillonnant, écumant de rage,
Tout ce qui s'offre à son passage,
Est soudain détruit, renversé.
Mais, quand il rentre dans la plaine,
La pente douce qui l'entraine,
Annonce qu'il est appaisé.
  Mille fois, plus terrible encore,
La liberté dans sa fureur,
Frappe, détruit, abat, dévore,
Ce qui s'oppose à sa valeur.
Quand elle a fixé son empire,

Quand triomphante, elle respire,
Tout rit à son heureux destin.
Déjà sur ses brillantes traces,
Nous avons vû marcher les graces,
Portant leur offrande à la main.
Le Français sévère & plus sage,
A repris ses antiques mœurs.
Il était léger & volage,
Sous des Ministres corrupteurs.
De Corinthe il a la richesse,
De Sparte il aura la sagesse.
Guerrier, Artiste & Commerçant,
Grand dans la paix, grand dans la guerre,
De Rome il aura le tonnerre,
D'Athènes l'état florissant.
Et toi, que le Français adore,
D'Henri l'illustre rejetton,
Que du couchant jusqu'à l'aurore,
On célèbre à jamais ton nom.
Sage Monarque, heureux Louis seize,
Toi, de la liberté Française,
Proclamé le Restaurateur,
Philosophe, Roi débonnaire,
Ton peuple en toi chérit un père,
Et cet amour fait son bonheur.
Le sang t'a transmis la couronne.
Elle est l'attribut de tes drois.
Si le peuple eût donné le trône,
Tu régnerais par notre choix.
Ta loyauté, tes mœurs austères,
Ta douceur, tes vertus sévères,
T'élèvent au-dessus de nous.
Tu n'aimes que la bienfaisance.
Elle est la seule jouissance,
Dont tu te sois montré jaloux.
Le Ciel, qui pour nous s'intéresse,
A dicté ton auguste choix.
Les Ministres de ta sagesse,
Sont dignes du meilleur des Rois.
De tes sujès, amis fidèles,
C'est pour tes bontés paternelles,
Qu'ils ont immolé leur répos.
Nés pour le bonheur de la France,
Nos vœux, notre reconnaissance,
Seront le prix de leurs travaux.

FIN.